

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Un héritage embarrassant

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un héritage embarrassant



Résumé

Après deux ans d'absence, Calina Dalton rentre en Angleterre. Richissime héritière, elle se doute que son immense fortune va susciter bien des convoitises et que les coureurs de dot vont la harceler. Cette perspective la désole. Jamais elle ne saura si ses prétendants sont réellement épris d'elle. Jamais elle ne rencontrera le véritable amour. Par chance, elle est accompagnée de sa cousine Elisabeth. Une idée germe bientôt dans son esprit malicieux.

— Nous allons échanger nos rôles! Rien de plus simple puisque personne ne nous connaît à Londres. De cette façon, nous pourrions discerner les hypocrites des cœurs sincères.

En effet, la supercherie fonctionne parfaitement. Mais à tromper ainsi son monde, on prend des risques que les deux jeunes filles n'avaient pas calculés. Qu'importe! L'aventure en vaut la peine, pourvu que le bonheur soit au bout du chemin.

Note de l'auteur

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les coureurs de dot étaient légion.

Lorsqu'un aristocrate anglais avait besoin de redorer son blason, il n'avait que l'embarras du choix entre les riches héritières américaines. Car celles-ci, tout en étant assoiffées de culture européenne, rêvaient aussi de porter un beau titre.

Ce fut ainsi qu'Élisabeth Astor épousa le comte Vincent Rumpff. Que Jenny Jerome devint la femme de lord Randolph Churchill, et qu'elle donna naissance au futur sir Winston Churchill.

Une seule chose comptait : que la jeune fille soit fortunée. Il n'était nullement indispensable qu'elle vienne d'un milieu social très relevé. D'ailleurs, les grands-parents de certaines d'entre elles avaient travaillé au fond des mines ou étaient de simples ouvriers agricoles.

On estimait que cinq cents mariages de ce genre avaient eu lieu avant 1900, et l'on en comptait mille de plus une vingtaine d'années plus tard.

Les héritières venaient de toute l'Amérique. Mais surtout des beaux quartiers de New York.

Les Bradley-Martin donnèrent leur fille en mariage à lord Craven. Des demoiselles Guggenheim, Wilson, Astor ou Vanderbilt devinrent comtesses ou marquises.

Il y avait parfois des petits drames... Ainsi, la sœur de Harry Thaw dut attendre plus d'une heure devant l'autel que son futur époux veuille bien se montrer. Ce dernier, le comte de Yarmouth, qui devait devenir plus tard marquis de Hertford, était couvert de dettes et refusait de prononcer le « oui » qui allait l'unir à la richissime Américaine si l'on n'augmentait pas le montant de la transaction (car il s'agissait bien de cela !) à un million de dollars.

Chapitre 1

1887

Calina ôta son chapeau noir et le jeta sur un fauteuil. Elle avait réussi à ne pas pleurer pendant l'enterrement. Mais maintenant qu'elle était de retour dans ce somptueux hôtel particulier proche des Champs-Élysées, les larmes brouillaient ses yeux.

Les obsèques de sir Arthur Dalton venaient d'être célébrées avec la plus grande discrétion à l'église anglicane de Paris. Seuls quelques amis proches y avaient assisté.

Les journaux français n'avaient pas jugé utile de consacrer une seule ligne à la mort de ce richissime Anglais. Mais Calina savait que si son père était mort à Londres, cette nouvelle aurait fait les gros titres.

Sir Arthur Dalton avait succombé aux suites de la mauvaise fièvre qui l'avait terrassé lors de son dernier séjour en Malaisie. Il était revenu en Europe pour décliner peu à peu. Puis il s'était mis à délirer et était mort dans son sommeil, un léger sourire aux lèvres.

— Il n'a pas souffert, avait dit à la jeune fille le spécialiste des maladies tropicales qui avait assisté aux derniers moments de sir Arthur Dalton.

Calina se tourna vers sa cousine Elisabeth.

— Me voilà maintenant seule au monde, fit-elle dans un sanglot.

— Je suis là, moi ! protesta Elisabeth.

Elle vint prendre sa cousine dans ses bras et tenta de la réconforter :

— Ne pleure pas, je t'en supplie ! Tâche d'être courageuse comme tu l'as été jusqu'à présent.

Tout en s'essuyant les yeux, Calina déclara d'un ton bien senti :

— Je ne veux pas rester à Paris.

— Ne prends pas de décisions trop hâtives sur un coup de tête.

— Non, je ne veux pas rester à Paris, répéta Calina avec véhémence. J'aurais l'impression de voir mon père dans chaque pièce, dans chaque rue, devant chaque monument... partout ! Il aimait tant cette ville !

— C'est vrai, renchérit Elisabeth. Il disait que c'était la plus belle du monde !

Une larme roula sur la joue veloutée de Calina.

— Et il disait aussi que... que c'était à Paris qu'il aimerait mourir.

Elisabeth soupira.

— Tu vois, son vœu s'est accompli.

— C'est très dur. Je l'aimais tant!

— Je le sais, ma chère Calina. Et je peux te dire que moi aussi, je l'aimais beaucoup.

Avec émotion, elle ajouta :

— Il s'est si bien occupé de la petite orpheline que j'étais! Au point que je le considérais en quelque sorte comme mon propre père !

Calina embrassa sa cousine avant de décider:

— Nous allons rentrer en Angleterre !

Pensive, elle enchaîna :

— Je n'aurais jamais pensé rester aussi longtemps loin de mon pays...

— Moi non plus. Quand je pense que cela fait deux ans que nous en sommes parties !

— Deux ans, tu as raison ! J'avais dix-sept ans quand nous avons embarqué à bord du ferry-boat qui nous a emmenées à Calais. A l'époque, je venais tout juste de terminer mes études.

— Quant à moi, je les avais terminées depuis déjà bien longtemps déjà !

Calina esquissa un sourire à travers ses larmes.

— Tu veux me faire croire que tu es une dame d'âge mûr, Élisabeth ?

— Je n'ai que vingt-quatre ans, mais j'ai parfois l'impression d'en avoir le double ou même le triple.

— En ce moment, moi aussi. Je me sens si âgée, si fatiguée que je voudrais mourir!

— Tsst, tsst !

Élisabeth considéra sa cousine avec inquiétude. Puis elle la prit par la main et l'entraîna au premier étage, dans une grande chambre claire dont les fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel particulier.

— Tu devrais tenter de dormir un peu. Tu as trop pris sur toi, et maintenant tu es dans un état de nervosité indescriptible. Allonge-toi, tâche de te détendre... Veux-tu que je t'apporte un verre de lait chaud?

— Non, merci.

Calina s'étendit sur son lit, un mouchoir à la main, et laissa sa cousine la recouvrir d'une courteline en soie.

— Dors ! chuchota Élisabeth avant de sortir sur la pointe des pieds.

Elle se rendit dans sa propre chambre, s'assit à son secrétaire et se mit en devoir de rédiger le brouillon d'une lettre destinée au chargé de pouvoir de sir Arthur Dalton, à Londres. Cette lettre annonçait leur prochaine arrivée et Élisabeth avait bien entendu l'intention de la montrer à sa cousine avant de l'expédier.

Puis elle ouvrit les portes de ses placards en se demandant ce qu'elle allait emporter.

— Tout, ma foi ! fit-elle à mi-voix. Ce serait bien dommage de laisser quoi que ce soit ici.

Son oncle, qui lui était reconnaissant de tenir compagnie à sa fille unique pendant ses voyages, s'était toujours montré extrêmement généreux. Elle

disposait d'une garde-robe très élégante, griffée des meilleures maisons parisiennes, ainsi que de bijoux en provenance des plus grands joailliers.

Cela ne l'empêchait pas de regretter l'Angleterre et tous les amis qu'elle avait laissés dans sa ville natale de Manchester. Par ailleurs, elle était bien consciente du fait qu'elle n'était plus une débutante.

« Si j'étais restée en Angleterre, je serais probablement mariée. Maintenant, je risque de devenir vieille fille... »

Malgré tout, elle ne regrettait pas ces deux années passées à Paris. Cela lui avait permis de perfectionner son français, de découvrir un mode de vie différent et de faire la connaissance de gens intéressants de toutes les nationalités. Des artistes, des hommes d'affaires, des diplomates...

« Calina et moi allons nous sentir bien seules désormais ! » pensa-t-elle.

Élisabeth ne se faisait guère d'illusions. Elle savait que sa cousine, qui allait hériter de l'énorme fortune de sir Arthur Dalton, allait se trouver la proie des chasseurs de dot.

« Son père ne sera plus là pour la protéger. Quant à moi, en serai-je capable ? »

Calina s'était enfin endormie sur son oreiller trempé de larmes. Quand elle s'éveilla, une heure plus tard, elle regarda autour d'elle d'un air égaré.

La pendule qui trônait sur la cheminée en marbre indiquait trois heures dix et, l'espace d'un instant, elle se demanda si c'était le jour ou la nuit.

— Suis-je sotté ! se dit-elle en voyant le soleil briller.

Pourquoi donc s'était-elle couchée tout habillée ? Le souvenir des derniers événements lui revint à ce moment-là et elle étouffa un sanglot.

— Mon pauvre père...

En soupirant, elle se leva, alla se passer le visage à l'eau froide et se recoiffa. Puis elle descendit.

Lorsqu'elle entendit un bruit de voix dans le salon, elle marqua un temps d'arrêt. La nouvelle de la mort de sir Arthur Dalton semblait s'être répandue plus vite qu'elle ne le pensait.

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang.

« Je ne veux voir personne. Et encore moins recevoir des condoléances ! »

Elle alla se réfugier dans le fumoir, où elle savait que nul ne viendrait la déranger. Cette pièce aux boiseries sombres communiquait avec le salon par une porte dérobée, adroitement dissimulée.

Les visiteurs discutaient toujours... Curieuse de savoir qui ils étaient, Calina s'approcha de la porte et tendit l'oreille.

— Maintenant, écoute-moi bien, Pierre ! dit une femme en français.

Si elle parlait d'une manière très autoritaire, ce fut en revanche sans le moindre enthousiasme que son interlocuteur répondit :

— Mais oui, je vous écoute, mère ! Je ne fais que cela !

— Ne sois pas insolent, s'il te plaît. Une affaire pareille ne se retrouvera pas une seconde fois, crois-moi ! C'est le genre d'occasion qu'il faut saisir

immédiatement par les cheveux. Dis-toi que tu tiens là la chance de ta vie !

— Et battons le fer quand il est chaud, etc. Je connais la chanson !

— Oh, ce que tu peux être insolent, mon garçon ! Bon ! Tu m'écoutes ?

— Je ne fais que cela, mère, répéta le dénommé Pierre avec lassitude.

— Je vais te laisser seul avec Mlle Dalton. Et il ne te restera plus qu'à la demander en mariage !

De l'autre côté du battant, Calina retint sa respiration. Elle savait maintenant qui étaient ces visiteurs : la comtesse de Layon et son fils Pierre.

« Ils ont bien été les premiers à apprendre la mort de mon père ! Comment se sont-ils arrangés pour le savoir ? »

La jeune fille avait remarqué que, lorsque sir Arthur Dalton sortait encore, la comtesse s'arrangeait toujours pour être invitée dans les maisons où il se rendait. Cette femme de caractère, qui ne semblait pas avoir froid aux yeux, paraissait prête à tout pour attirer l'attention du riche Anglais.

Calina la revit s'approcher de son père d'un air doucereux. Elle posait la main sur son bras et lui parlait à mi-voix, tout en battant les cils d'un air engageant.

Calina était trop jeune et surtout trop naïve pour en être consciente, mais il était évident que sir Arthur Dalton, un veuf séduisant dans la force de l'âge, avait beaucoup de succès auprès des femmes. Sa fortune n'étant pas le moindre de ses attraits !

Quant au jeune comte de Layon, Calina l'avait toujours trouvé parfaitement insipide.

« Je trouve cela insensé ! Sous prétexte de venir me présenter ses condoléances, cette femme veut profiter de mon désarroi pour me jeter dans les bras de son fils ! »

— Je n'ai pas envie d'épouser cette petite Anglaise, fit Pierre de Layon d'un ton boudeur.

— Comme si tu pouvais te permettre d'avoir un avis ! riposta sa mère avec mépris.

Il en fallait plus pour réduire le jeune comte au silence.

— Qui plus est, je suis certain qu'elle n'a aucune envie de devenir ma femme.

— Arrête de proférer des sottises, s'il te plaît !

— Mais...

— Dès que Mlle Dalton arrivera, tu lui diras combien tu es désolé d'apprendre la mort de son père. Puis tu lui prendras les mains et tu lui avoueras avec toute la ferveur possible que tu l'as toujours aimée et que tu n'as qu'un désir : veiller sur elle, la protéger.

Derrière la porte, Calina se raidit, horrifiée.

« Comment cette femme peut-elle disposer ainsi de son fils... et de moi ? Et tout cela, simplement pour de l'argent ? Mais c'est écœurant ! »

— Je te le répète, insista la comtesse, une occasion pareille ne se représentera jamais. Dis à Mlle Dalton que tu es prêt à l'épouser dans les plus

brefs délais et dans la plus grande discrétion... Demain, par exemple !

— Demain? Mais je ne veux pas me marier, geignit Pierre de Layon.

« Dieu, qu'il est bête ! pensa Calina avec mépris. On croirait entendre un enfant de huit ans ! »

— Réfléchis un instant ! Sir Arthur Dalton était l'un des hommes les plus riches d'Angleterre. Et c'est à sa fille unique que va revenir la totalité de sa fortune. Une fortune énorme, crois-moi !

Le jeune comte commençait à paraître intéressé.

— Énorme, vraiment?

— Puisque je te le dis! Nous avons tous les atouts dans notre jeu. Si tu les joues intelligemment, tu te retrouveras immensément riche.

Cette fois, Pierre de Layon ne protestait plus. Sa mère en profita pour lui exposer son plan :

— Calina ne connaît pas grand monde à Paris. En ce moment, elle doit se sentir très seule et je suis sûre qu'elle sera ravie de t'épouser. D'autant plus que tu es bel homme et que tu as un fort beau titre. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas de devenir comtesse ?

— Calina doit être en train de pleurer. C'est triste de perdre son père... Je trouve que ce n'est pas bien de profiter de sa peine.

« Il a quand même un peu de cœur », se dit la jeune fille qui ne perdait pas un mot de cette conversation.

— Au contraire, c'est l'instant ou jamais! Tu vas d'abord la réconforter. Puis tu lui diras que tu ne demandes qu'à l'aider à retrouver son sourire, à la rendre heureuse...

— Comment pourrait-elle être heureuse quand son père vient de mourir? Elle semblait beaucoup l'aimer.

— Arrête de discuter! Tout ce que tu as à faire est de la demander en mariage... et de trouver les arguments qu'il faut pour qu'elle accepte.

D'un ton que la jeune fille trouva presque menaçant, la comtesse ajouta :

— Je m'occupe du reste !

Jugeant en avoir assez entendu, Calina s'empressa de courir se réfugier dans sa chambre. Elle ôta sa robe et se mit au lit. À peine venait-elle de rabattre le drap sur elle qu'on frappa à sa porte.

— Entrez!

Une femme de chambre apparut.

— Madame la comtesse de Layon et son fils, monsieur le comte de Layon, demandent à vous voir, mademoiselle.

— Remerciez-les de leur visite, et dites-leur que je suis souffrante et ne reçois personne.

— Très bien, mademoiselle.

La femme de chambre sortit en refermant la porte sans faire de bruit. Restée seule, la jeune fille se rejeta sur ses oreillers.

« Me voilà, pour le moment du moins, débarrassée de cette intrigante et de son niais de fils ! »

Mais elle ne se faisait guère d'illusions : d'autres n'allaient pas manquer de tenter leur chance... Et maintenant que son père n'était plus là, qui la protégerait des coureurs de dot ?

« Je vais avoir du mal à me débarrasser de ces sangsues ! C'est que pour eux, je représente une vraie poule aux d'œufs d'or ! » se dit-elle avec cynisme.

Ce fut à ce moment-là qu'une idée lui vint. Une idée si brillante qu'elle se dit que cela ne pouvait être que son père qui la lui avait dictée.

« Il faut que j'en parle à Elisabeth ! »

Sans perdre une seconde, elle sauta en bas de son lit, enfila un déshabillé en satin, des pantoufles assorties, et courut chez sa cousine.

Cette dernière, assise près de la fenêtre de sa chambre, lisait tranquillement.

— Comment te sens-tu maintenant, ma chère Calina ? demanda-t-elle en fermant son livre. J'espère que tu as pu dormir un peu ?

— Oui, oui... Et il m'est venu une idée mirifique !

— Mirifique ! Rien que cela ? demanda Elisabeth en souriant.

— C'est ce qu'il me semble, tout au moins...

Après avoir marqué une légère hésitation, Calina enchaîna :

— Évidemment, il faudrait que tu sois d'accord...

— Il n'y a aucune raison pour que je ne le sois pas. Dis-moi vite de quoi il s'agit.

— Quand tu le sauras, tu te montreras peut-être moins enthousiaste.

Après un silence, Calina reprit :

— Tout d'abord, il faut que tu saches que la comtesse de Layon était encore au salon il y a un instant.

— Oh, non ! Pas ce pot de colle, comme l'a appelée une fois ton père ! Elle s'était présentée sans avoir été invitée et il était absolument furieux.

Calina hocha la tête.

— Je me souviens parfaitement de cet épisode.

— Donc, tu as vu la comtesse ?

— Non. Voilà ce qui s'est passé... Il y a un quart d'heure, après m'être reposée un peu, je suis descendue. Il y avait du monde au salon et j'ai pensé que tu te trouvais en compagnie de visiteurs venus faire leurs condoléances. Comme je n'avais envie de parler à personne, je suis allée dans le fumoir... et j'ai entendu la comtesse discuter avec son fils Pierre.

— Ce grand dadais était donc là, lui aussi ?

— Oui. Et sais-tu à quoi sa mère le poussait ? À me demander en mariage !

— Le jour de l'enterrement de ton père ! Cette femme n'a donc aucun sens des convenances ? Elle aurait quand même pu attendre un jour ou deux !

— Sa démarche était calculée : elle se disait que j'allais être tellement désespérée que je considérerais son fils presque comme un sauveur !

Elisabeth se leva et se mit à faire les cent pas.

— Mais c'est une histoire de fous !

— Pas du tout. Elle avait tout organisé en détail ! Mais elle n'avait pas

prévu que j'étais derrière la porte, en train de l'écouter exposer son petit plan !

— Heureusement!

— Selon elle, je ne pouvais pas manquer de dire oui. Songe un peu, Elisabeth! Un homme séduisant allait me proposer de s'occuper de moi et de me protéger... Comment aurais-je pu refuser?

— Je dois reconnaître que Pierre de Layon n'est pas mal de sa personne. Mais quel bête !

— Sa mère semble persuadée que mon seul rêve est d'avoir un beau titre.

— Calina, comtesse de Layon... Il est vrai que cela ne sonne pas mal !

— As-tu fini de te moquer de moi? Je n'ai aucune envie de me marier, surtout avec un pareil nigaud !

— Le fils est peut-être un nigaud, mais il faut se méfier des machinations de la mère, fit Élisabeth en fronçant les sourcils. Sont-ils toujours là ?

— Je suppose qu'ils sont partis. J'étais remontée m'allonger quand une femme de chambre est venue m'annoncer leur visite. Je lui ai demandé de répondre que j'étais souffrante et que je ne recevais personne.

— Très bien. Mais tu ne perds rien pour attendre, car ils reviendront demain, après-demain et tous les jours suivants ! La comtesse de Layon n'est pas de celles qui abandonnent aussi aisément la partie.

— Grâce au ciel, nous allons quitter Paris! Je ne pense tout de même pas qu'elle nous suive en Angleterre ?

— Il faut s'attendre à tout de la part de cette femme.

— Nous voilà en fâcheuse position. Vois-tu, Élisabeth, l'annonce de la mort de mon père va paraître dans tous les journaux anglais.

— Très certainement.

— Les gens sauront très vite que je suis son unique héritière. Et je vais me retrouver poursuivie par des meutes de coureurs de dot !

— C'est à craindre.

Calina paraissait très inquiète.

— Je ne suis pas aveugle ni stupide. Mais ces messieurs sont très adroits... Ils ont plus d'un tour dans leur sac, comme dirait ma Nanny. Je risque de me laisser prendre aux beaux discours de l'un ou de l'autre...

— Cela m'étonnerait.

— Cela m'étonnerait aussi, admit Calina. Cependant... qui sait?

Son regard s'évada.

— Je voudrais tant être aimée pour moi-même... et pas pour mon argent!

— Je comprends cela, ma chère Calina. N'est-ce pas ce dont nous rêvons toutes ?

L'expression d'Élisabeth devint sérieuse, presque grave.

— Je ne te crois pas naïve au point de te laisser abuser par les fallacieuses promesses d'amour d'un homme vénal. Mais tu as raison quand tu dis que tu vas être harcelée...

Calina eut un rire bref.

— L'attrait de l'or !

— On croirait entendre ton père...

— Bon sang ne saurait mentir !

Elisabeth sourit.

— Voilà pourquoi la fille de sir Arthur Dalton ne peut pas, ne doit pas se laisser piéger par un vulgaire coureur de dot, assura-t-elle.

— Ce serait trop bête ! s'exclama Calina en frissonnant.

— Ton père a toujours réussi à échapper à celles qui voulaient l'épouser. Et elles étaient nombreuses, crois-moi !

Calina ouvrit ses grands yeux couleur saphir.

— Mon père était...

— Tu n'as donc jamais rien remarqué? Partout où nous allions, elles semblaient surgir du sol pour tomber à ses pieds ! Il flirtait avec elles car il appréciait les jolies femmes... mais cela n'a jamais été très loin. Il restait méfiant et s'est toujours arrangé pour ne pas se retrouver obligé de passer la bague au doigt de l'une d'entre elles.

Calina ne cachait pas son étonnement.

— Tu m'apprends quelque chose que j'ignorais totalement !

— Tu étais trop jeune pour prêter attention au manège pourtant évident de certaines jolies femmes.

— Je me suis quand même aperçu que la comtesse de Layon faisait preuve d'insistance! Mais elle ne réussissait qu'à agacer mon père.

— Elle espère maintenant que son fils réussira là où elle a échoué.

— Qu'elle n'y compte pas! fit Calina, catégorique.

Elle s'installa dans un canapé et fit signe à sa cousine de venir prendre place près d'elle.

— Je pense avoir trouvé le moyen d'écarter les coureurs de dot. A condition, toutefois, que tu veuilles bien m'aider...

— Je ne demande que cela !

— Ne parle pas trop vite, ma chère Elisabeth ! Tu ne sais pas encore ce que je vais te proposer!

Sa cousine éclata de rire.

— Te voilà soudain bien mystérieuse !

— Je voudrais que tu m'écoutes sans m'interrompre à chaque instant. Et que, avant de me donner ta réponse, tu prennes le temps de réfléchir.

Elisabeth sourit.

— J'ai de nouveau l'impression d'entendre ton père ! Très bien, ma chère cousine. Je vais t'écouter sans t'interrompre, comme tu me l'as demandé.

— Et tu prendras le temps de réfléchir avant de me donner ta réponse ? insista Calina.

Visiblement surprise par tous ces préambules, Élisabeth haussa les sourcils.

— Je te le promets, dit-elle après un silence.

— Voilà... Lorsque nous retournerons en Angleterre, je voudrais que nous échangions nos rôles. Toi, tu deviendras Calina Dalton, et moi, je serai ta

cousine Élisabeth Brentwood.

Chapitre 2

Élisabeth considéra sa cousine avec stupeur.

— Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

— Cela me semble pourtant simple. Nous dirons que tu es la fille de sir Arthur Dalton et moi sa nièce.

— Ce n'est pas possible ! Les gens devineront tout de suite la supercherie.

— Pourquoi donc ? Il y a maintenant deux longues années que nous avons quitté l'Angleterre. Qui pourra reconnaître la pensionnaire que j'étais à l'époque dans la jeune fille au chic tout parisien que je suis devenue ?

— Il est certain que tu as changé, admit Élisabeth. Ce qui n'est pas mon cas !

— Tu as l'air d'une Parisienne, toi aussi !

— Soit ! Mais si tu crois que l'on pourra tromper mes amis !

— Voilà un aspect du problème que je n'avais pas envisagé, murmura Calina.

Élisabeth haussa les épaules.

— En fin de compte, il n'y a pas de véritable problème.

— Pourquoi ?

— Pour la bonne raison que nous allons à Londres et que mes amis sont tous à Manchester. Par conséquent, je ne risque guère de les rencontrer !

— Tout s'arrange... Alors ?

Élisabeth demeura silencieuse pendant quelques instants.

— Nous parviendrons peut-être à nous faire passer l'une pour l'autre... déclara-t-elle avec une visible réticence.

— Ce sera très facile ! assura Calina. Ne sommes-nous pas toutes deux des blondes aux yeux bleus ? Nous nous ressemblons beaucoup, nous avons à peu près le même âge...

— Tu exagères ! Il y a une différence entre tes dix-huit printemps et mes vingt-quatre hivers ! protesta sa cousine.

— C'est toi qui exagères ! Je disais donc que nous avons à peu près le même âge !

Élisabeth ne put s'empêcher de rire.

— Tu as de bien étranges notions de l'arithmétique.

— Mon père disait que j'étais très douée pour le calcul.

— S'il t'entendait maintenant...

— Il trouverait mon petit plan parfait !

Élisabeth riait toujours.

— Parfait ? Rien que cela ?

— Mais oui ! Au moins, je serai sûre que celui qui me demandera en mariage m'aimera pour moi-même et pas pour l'énorme fortune que m'a laissée mon père.

Élisabeth retrouva brusquement son sérieux.

— Mais il n'en sera pas de même pour moi ! Persuadés que je suis une richissime héritière, des dizaines de coureurs de dot vont me poursuivre !

— Tu sauras les décourager beaucoup mieux que moi.

— Espérons-le !

— Et notre petit stratagème te permettra, à toi aussi, d'être aimée pour toi-même !

— Je me demande bien comment !

— Il n'y a rien de plus facile ! Si quelqu'un qui te plaît te demande en mariage, tu n'as qu'à lui expliquer que cela n'est qu'une comédie et que, tout en étant loin d'être démunie, tu ne possèdes pas les millions de sir Arthur Dalton. Si ce monsieur dit qu'il veut toujours t'épouser, tu sauras que c'est toi qu'il aime. Si, en revanche, il prend la poudre d'escampette... tu n'auras qu'à en tirer les conclusions qui s'imposent.

Elisabeth se remit à rire.

— Tu considères tout cela comme un jeu !

— Mais bien sûr que c'est un jeu !

Comme sa cousine ne paraissait guère convaincue, elle insista :

— Un jeu passionnant où nous ne pouvons que gagner, l'une comme l'autre ! As-tu envie de faire un mariage d'amour ?

— Bien sûr. Mais j'ai déjà vingt-quatre ans...

— La belle affaire ! rétorqua Calina d'un ton léger. On peut aimer à vingt ans comme à trente... ou à soixante !

— Si je me marie, j'espère que ce sera avant d'être sexagénaire !

Elle soupira avant d'ajouter :

— Bah ! Nous verrons bien ! À quoi bon se mettre martel en tête à l'avance ?

— Moi, je voudrais être aussi heureuse que l'ont été mes parents, fit Calina à mi-voix. Ah, comme ils s'aimaient ! La mort de ma mère a représenté un choc terrible pour mon père. Après cela, il n'a plus jamais été le même.

— Tu as raison.

— Jamais il ne se serait remarié. Je ne m'en plains pas ! Car je n'aurais pas voulu avoir une marâtre !

Élisabeth sourit.

— Une vilaine marâtre comme celles des contes de fées ? Parle plutôt de «belle-mère», le terme est plus gentil.

Le regard de Calina s'assombrit.

— C'est la comtesse de Layon qui veut devenir ma belle-mère !

— Ne pense plus à cette femme. Tu as réussi à l'éviter aujourd'hui, pourquoi n'en serait-il pas de même demain ? Et bientôt, nous serons loin !

— Elle est tout à fait capable de me poursuivre jusqu'en Angleterre.

Calina paraissait si anxieuse qu'Élisabeth alla l'embrasser tendrement.

— Ne te mets pas dans un état pareil !

— Mets-toi à ma place. Je t'assure que la conversation que j'ai entendue par hasard m'a bouleversée. Mon Dieu ! Comment peut-on être aussi cupide ?

— Il ne faut pas voir tout le monde à l'image de la comtesse de Layon !

— Les gens ne pensent qu'à l'argent ! fit Calina avec dégoût.

— Pas tous !

— Dès que les coureurs de dot sauront qui je suis, ils vont se précipiter sur moi comme autant de guêpes autour d'un pot de confiture. Les guêpes sentent le sucre ? Eh bien, eux, ils sentent l'or.

Avec véhémence, la jeune fille poursuivait :

— Crois-tu qu'ils s'intéresseront à moi ? Non, ils ne me verront même pas. Ils me diront peut-être que j'ai des beaux yeux, mais ce sera parce qu'ils verront briller dans mes prunelles des monceaux de dollars, de francs ou de livres sterling.

— Ne sois pas cynique, Calina !

— J'y vois clair. Je sais que c'est uniquement cela qui a attiré la comtesse de Layon !

— Si cette femme était toujours là, j'irai lui dire ce que je pense de ses manières. Tu pleures ton père, et elle ne songe qu'à profiter de ton désarroi !

— Au fond, c'est peut-être une bonne chose que je l'ai entendue.

— Quoi ?

— Mais oui ! Grâce à elle, je sais désormais ce qui m'attend. Ou, plutôt, ce qui t'attend, ma chère Elisabeth.

Cette dernière se mordit la lèvre inférieure avant de demander :

— Tu parles sérieusement ? Tu désires vraiment que nous échangeons nos places ?

— N'est-ce pas une bonne idée ?

Sans enthousiasme, Elisabeth murmura :

— Je dois dire que ton père aurait été tout à fait capable d'inventer une mise en scène de ce genre...

— Serait-ce un compliment ?

— Dans un sens, oui.

— Alors pourquoi parais-tu aussi soucieuse ?

Élisabeth réfléchit pendant quelques instants avant de répondre.

— D'un côté, cela m'amuserait assez de jouer cette comédie, admit-elle.

Tout en pesant ses mots, elle poursuivait :

— Mais de l'autre côté, je me dis que le scandale serait grand si les journalistes avaient vent de cette supercherie... Je peux déjà imaginer les gros titres !

— En effet... murmura Calina, songeuse.

Elle retrouva sa détermination.

— Je ne vois cependant pas d'autre moyen de découvrir si celui qui me jurera un amour éternel m'aimera pour moi ou pour mon argent!

— Soit ! Pour toi, c'est tout bénéfice !

Elisabeth esquissa un sourire ironique.

— Mais la fausse Calina Dalton - moi, en l'occurrence -, que devient-elle, dans tout cela? Sais-tu que tu me donnes un rôle fort difficile à jouer?

— Tu t'en tireras très bien, j'en suis persuadée.

— Comment vais-je décourager les coureurs de dot qui n'en voudront qu'à une fortune que je suis loin de posséder?

— Pour cela, je te fais confiance. Tu jugeras beaucoup mieux que moi tes soupirants.

— Et pourquoi, s'il te plaît?

— Tout simplement pour la bonne raison que tu es plus âgée, plus expérimentée... et plus raisonnable, aussi ! Par ailleurs, tu es très jolie et tu as l'habitude d'être courtisée. Par conséquent, tu sauras comment répondre à ces messieurs.

— Je doute que ce soit aussi facile !

— Ce sera plus facile pour toi que pour moi.

— Imagine que je tombe amoureuse de l'un d'eux... Je serai bien malheureuse si je le vois me tourner le dos dès que je lui aurai appris ma véritable identité !

— Tu comprendras alors qu'il n'en veut qu'à ta prétendue fortune. Par conséquent, tu ne devrais pas avoir de regrets... Au contraire! Tes yeux se seront dessillés !

— Il est impossible de discuter avec toi, Calina. Tu as réponse à tout, exactement comme ton père qui voulait toujours avoir le dernier mot.

— Acceptes-tu de te faire passer pour moi, ma chère cousine ?

— Je n'y tiens guère. Mais si tu insistes...

— J'insiste!

Élisabeth laissa échapper un profond soupir.

— Dans ce cas, c'est entendu.

Calina alla embrasser sa cousine.

— Comme tu es gentille !

— Gentille ? Ou un peu folle ?

— Mon père disait souvent qu'il était bon d'être un peu fou dans la vie.

— Hum! fit seulement Élisabeth, qui ne semblait guère convaincue.

Après un silence, elle demanda :

— Toi qui trouves toujours des solutions à tout, peux-tu me dire ce que nous ferions si, par hasard, les choses tournaient mal ?

— Par exemple ?

— On ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Si nous avons des ennuis, il nous resterait toujours la solution de dire la vérité, tout simplement ! Et beaucoup de gens se sentiraient bien bêtes...

— Si tu avouais t'être amusée à jouer une pareille comédie, ta réputation en souffrirait!

— Bah !

D'un air soucieux, Elisabeth poursuivit:

— En admettant que je sois obligée de dévoiler mon identité à l'un de mes prétendants, il risque de dévoiler le pot aux roses!

— Cela m'étonnerait! Premièrement, il aurait trop honte d'avoir été fait comme un rat...

— Calina, en voilà des expressions!

En guise de réponse, la jeune fille éclata de rire. Puis elle poursuivit:

— Deuxièmement, il serait bien trop content d'en voir d'autres se faire à leur tour prendre au piège... pour se réjouir ensuite de leur déconvenue !

— Les gens ne sont pas si méchants !

— Les coureurs de dot sont sans pitié.

Élisabeth esquissa un demi-sourire.

— Ainsi que je le disais tout à l'heure, tu as réponse à tout ! Bien, je vais prétendre être Calina Dalton, la millionnaire!

— Quant à moi, je serai Élisabeth Brentwood, une charmante jeune fille relativement bien dotée...

— Rien d'astronomique, cependant! Quoique, grâce à ce que ton père m'a légué, je suis loin d'être démunie. Je suis sûre que cela suffirait à des messieurs pas trop gourmands.

— Tu vas voir, ma chère cousine, nous allons bien nous amuser !

— J'en suis moins sûre que toi. Et je te conseillerais même, dans le cas où une complication inattendue surgirait, de te préparer à fuir...

— Pour aller où ?

— Le plus loin possible ! Que sais-je ? Tombouctou, Samarcande... Bref, là où personne ne pourra nous retrouver pour nous reprocher de nous être moquées de la haute société.

— Ne t'inquiète pas, Elisabeth. Tout se passera bien, j'en ai l'intuition... Sais-tu que j'ai l'impression que mon père, de là-haut, m'encourage à agir?

Élisabeth enveloppa sa cousine d'un regard pensif.

— Peut-être est-ce lui qui t'a suggéré cette idée invraisemblable? Comme je te l'ai dit tout à l'heure, c'est le genre de chose qu'il aurait été capable de faire lui-même.

— Crois-tu qu'il peut nous voir en ce moment?

— Je l'ignore. Mais tout est possible...

— J'espère qu'il a retrouvé maman au ciel et qu'il est très heureux.

Après un silence, Calina reprit :

— Mon père détestait que l'on pleure les disparus.

— C'est vrai. Il trouvait que c'était une preuve de faiblesse.

— A plusieurs reprises, il m'a dit qu'il espérait bien que je ne porterais pas son deuil. «Ces conventions sont ridicules», prétendait-il.

— Et il n'avait pas tort! On garde son chagrin dans son cœur, on ne

l'affiche pas!

— Soit... murmura Calina, dont le visage expressif s'était soudain assombri.

Élisabeth s'en aperçut immédiatement.

— Tu parais soucieuse, ma chère petite cousine. Pourquoi donc ?

— Parce que je viens soudain de penser que tout le monde, à Londres, saura que je viens de perdre mon père. Même si ce dernier trouvait inutile de respecter la période de deuil, nous ne pouvons pas aller contre les traditions.

— Cela choquerait en effet beaucoup de gens, admit Élisabeth. Par conséquent, il nous faut attendre au moins six mois avant de nous montrer dans les salons.

Elle pensait que sa cousine allait protester. Au lieu de cela, Calina hocha la tête.

— Tu as raison. Ces six mois nous permettront de mettre au point notre petit plan.

Elle fronça les sourcils.

— Mais nous ne pouvons pas rester ici, car nous serions assiégées par la comtesse de Layon et son nigaud de fils... Ainsi que par beaucoup d'autres!

— C'est fort probable.

— De plus, je ne souhaite pas rester dans la maison où mon père est mort.

— Je te comprends, ma chère Calina.

Cette dernière réfléchissait.

— Et si nous allions dans le midi? proposa-t-elle. Sur la Côte d'Azur?

Élisabeth battit des mains.

— Les palmiers, les mimosas, le ciel bleu, les grandes villas blanches... quel rêve!

— J'aimerais également voir la Riviera italienne.

— Moi aussi.

— Pourquoi n'irions-nous pas passer l'automne et l'hiver au soleil? suggéra Calina. Et au printemps prochain... à nous, Londres!

— À nous, Londres ! fit Élisabeth dans un écho amusé.

— Sa pluie, ses ciels gris...

Élisabeth protesta.

— À t'entendre, on pourrait croire qu'il fait toujours mauvais temps en Angleterre! Tu parles comme les gens qui ne connaissent pas notre belle Albion.

— Je te taquinais, Élisabeth. Je sais combien tu seras heureuse de revoir ton pays.

— Toi aussi !

— Évidemment!

La jeune fille se mit à réfléchir.

— Inutile de dire où nous allons, dit-elle enfin. Sinon la comtesse de Layon est capable de nous suivre à la trace jusqu'à Nice ou Gênes !

— Nous ne pouvons pas disparaître du jour au lendemain, objecta

Élisabeth.

— Non, bien entendu.

— Il faudra au moins laisser une adresse !

— Nous ne la donnerons qu'à M. Eastham, le secrétaire de mon père - en lui demandant, bien entendu, de ne la communiquer à personne.

— Pour cela, tu n'as aucune crainte à avoir, car cet homme est la discrétion même !

— Inutile de nous attarder à Paris, décida Calina. Demain, nous irons faire quelques achats rue de la Paix et, après-demain, nous prendrons le train !

Élisabeth ouvrit de grands yeux.

— Seigneur! Quels achats veux-tu faire? Tu as plus de toilettes qu'il ne t'en faut!

— Si tu deviens Calina Dalton, il va te falloir une somptueuse garde-robe.

— Grâce à la générosité de ton père, j'en ai déjà une très complète.

— De toute manière, on ne s'habille pas comme à Paris sur la Côte d'Azur!

— Tu trouveras tout ce que tu voudras dans les boutiques de Nice, de Menton ou de Monte-Carlo !

— Monte-Carlo... répéta Calina, rêveuse.

Puis elle s'enthousiasma.

— Nous pourrions aller jouer au casino! J'ai toujours rêvé de tenter ma chance sur les tapis verts, et il paraît que le casino de Monte-Carlo est superbe !

Élisabeth pinça les lèvres.

— Je ne pense pas que ton père aimerait te voir devant une table de roulette ou de baccara, lui qui détestait tant les jeux de hasard.

— Nous pourrions quand même essayer juste une fois, par curiosité. Toutes les expériences sont bonnes !

Voyant que sa cousine demeurait réticente, Calina alla l'embrasser.

— Ne prends pas cet air malheureux, ma chère Élisabeth! Nous n'irons pas au casino... Ainsi, mon père ne nous regardera pas de là-haut avec réprobation.

Après avoir passé près de huit mois sur la Côte d'Azur et la Riviera italienne, les deux jeunes filles jugèrent le moment venu de regagner Paris.

Elles y furent accueillies par le secrétaire de sir Arthur Dalton.

— Tout s'est-il bien passé pendant mon absence, monsieur Eastham? lui demanda Calina.

— Très bien, mademoiselle. Monsieur avait laissé des instructions extrêmement précises à ses banquiers et je n'ai eu qu'à tout coordonner avec l'aide du chargé de pouvoir.

Le secrétaire parut quelque peu mal à l'aise.

— Je vous avouerai que j'ai eu quelques problèmes avec la comtesse de Layon.

— C'était à prévoir !

— Cette dame s'est montrée assez désagréable... Elle est venue me trouver plusieurs fois en exigeant d'avoir votre adresse. Je dis bien: «en exigeant» !

— Mais vous avez refusé ?

— Bien entendu ! Vous m'aviez demandé de ne la donner à personne. Je n'allais certainement pas la communiquer à cette dame. Elle aurait été capable de gâcher vos vacances !

— C'est certain.

— Par ailleurs, mademoiselle Calina, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Une nouvelle qui ne vous fera peut-être pas très plaisir...

Il toussota d'un air gêné.

— Voilà! Je me vois dans l'obligation de vous remettre ma démission.

Calina sursauta.

— Voilà en effet une bien mauvaise nouvelle! Pourquoi ne voulez-vous pas rester mon secrétaire après avoir été celui de mon père pendant au moins dix ans, monsieur Eastham? Je sais qu'il avait toute confiance en vous... et j'étais prête à vous témoigner la même confiance.

— Ce dont je vous remercie, mademoiselle. Mais voyez-vous, grâce à tout ce que j'ai pu apprendre auprès de sir Arthur, j'ai décidé de me lancer moi aussi dans les affaires.

Calina sourit.

— Ah, c'est très bien ! Je suis sûre que mon père vous encouragerait dans cette voie.

— Sir Arthur avait eu la bonté de me dire, en effet, que je serais bien avisé de mettre à profit ce que je savais pour tenter de faire fortune.

— J'espère de tout mon cœur que vous réussirez, monsieur Eastham.

— Merci, mademoiselle Dalton.

La jeune fille réfléchissait.

— Je comprends que vous souhaitiez voler de vos propres ailes. Mais votre départ me laisse dans une situation assez difficile. Je vais avoir bien du mal à trouver un secrétaire aussi compétent que vous!

— Mademoiselle Dalton, je peux, si vous le désirez, vous recommander l'un de mes amis. M. Witney est un homme honnête et expérimenté... Le monsieur pour lequel il a travaillé pendant de longues années vient de partir pour les Indes. M. Witney l'a accompagné, et il s'est très vite rendu compte qu'il ne pouvait pas supporter la chaleur. Au grand regret de son employeur, il est donc rentré en Europe.

— Où se trouve-t-il en ce moment ?

— À Londres, mademoiselle Dalton.

— Ma cousine et moi avons justement l'intention de retourner en Angleterre dans les jours à venir.

— C'était ce que vous me disiez dans votre dernière lettre, mademoiselle Dalton. J'ai, en conséquence, donné des ordres pour que l'on rouvre l'hôtel particulier de sir Arthur Dalton.

— Pouvez-vous demander à M. Witney de s'y présenter dès notre arrivée ?

— Il y sera, mademoiselle Dalton. Comme il fallait que quelqu'un supervise la réouverture de cette vaste demeure, j'ai demandé à M. Witney de s'en occuper.

— Très bien ! C'est donc lui qui a surveillé les travaux de remise en état ?

— Oui, mademoiselle. Et il a également engagé de nouveaux domestiques.

Une fois seule avec sa cousine, Calina hocha la tête d'un air satisfait.

— Tout va donc pour le mieux !

— Quoi ? M. Eastham s'en va et tu t'en félicites ?

— Oui. Parce que cela va nous permettre d'organiser beaucoup plus facilement notre petite comédie.

— Comment cela ?

— Puisqu'il ne nous connaît pas, M. Witney ne pourra jamais deviner que celle qu'il prend pour Calina Dalton est en réalité sa cousine. Et vice versa !

— C'est certain... admit Élisabeth.

— Par ailleurs, je suis ravie d'apprendre que, l'hôtel particulier de Londres ayant été fermé, il a fallu engager de nouveaux domestiques.

Triomphalement, Calina termina :

— Car ceux-ci ne sauront pas davantage que nous avons pris la place l'une de l'autre !

— Ma foi, tu as raison. Tu dois être un peu sorcière, car tout s'arrange en ta faveur...

— Espérons que cela continuera. Je craignais, vois-tu, qu'il ne reste quelques vieux serviteurs qu'il aurait fallu prier de garder le secret. Peut-être aurions-nous même dû les payer pour cela !

— La situation aurait été assez déplaisante...

— Mais grâce au ciel, tout va pour le mieux !

Élisabeth hocha la tête.

— Grâce au ciel, comme tu dis...

Après quelques instants de réflexion, elle murmura :

— Tu sais, rien ne nous oblige à jouer cette comédie. Il est encore temps de...

Calina bondit sans laisser à sa cousine le temps d'en dire davantage.

— Par exemple ! Tu avais accepté de te faire passer pour moi ! Je croyais que tout était décidé ! lu maintenant, tu changes d'avis ?

Élisabeth eut la bonne grâce de paraître confuse.

— Mais non, je n'ai pas changé d'avis. Je voulais seulement te dire, si par hasard tu avais des réserves, il était possible de...

De nouveau, Calina l'interrompit.

— Non, non et non ! Notre décision est prise et bien prise ! D'ailleurs, quand nous étions à Nice, nous avons même fait quelques répétitions pour être sûres de ne pas commettre d'erreur. T'en souviens-tu ?

— Oui, naturellement, fit Élisabeth du bout des lèvres.

— Il n'y a aucun changement au programme. Une fois que nous arriverons

à Londres, tu seras Calina Dalton et moi Élisabeth Brentwood !

Calina faillit éclater en sanglots quand elle fit son entrée dans le superbe hôtel particulier de Park Lane que son père avait acheté une vingtaine d'années auparavant.

Les souvenirs lui revenaient en masse... Elle se revit, enfant, dévalant le large escalier à la rampe sculptée pour sauter dans les bras de ses parents qui revenaient de voyage.

« Et maintenant, ils sont partis tous les deux pour ne jamais revenir ! se dit-elle avec une intense nostalgie. Me voilà seule au monde ! »

Un valet en livrée avait ouvert la porte aux deux arrivantes. Puis un homme aux favoris gris s'inclina devant elles.

— Bienvenue à Londres, mesdemoiselles ! Je suis James Brown, le nouveau majordome. Je vais immédiatement prévenir M. Witney de votre arrivée.

Élisabeth s'avança vers lui.

— Je suis Mlle Calina Dalton, dit-elle avec juste ce qu'il fallait d'autorité.

Le majordome s'inclina de nouveau, et beaucoup plus bas. Élisabeth se tourna alors vers Calina.

— Et voici ma cousine, Mlle Élisabeth Brentwood, ajouta-t-elle.

James Brown ne jugea pas utile de s'incliner une troisième fois. Calina ne put s'empêcher de trouver sa réaction amusante.

« S'il pouvait deviner qui je suis en réalité, je suis sûre qu'il s'aplatirait par terre ! Tout le monde est aux petits soins pour Calina Dalton. En revanche, on ne prête guère attention à cette pauvre Élisabeth Brentwood ! »

Passer inaperçue... Mais n'était-ce pas exactement ce qu'elle souhaitait ?

Le secrétaire arriva quelques instants plus tard.

— Mademoiselle Dalton ! Si j'avais connu l'heure d'arrivée de votre train, je serais allé vous chercher à la gare.

Élisabeth lui tendit la main.

— Bah ! Nous avons pris un fiacre. Bonjour monsieur Witney.

— Bonjour, mademoiselle Dalton.

Un plumeau à la main, une jeune femme de chambre sortit de la bibliothèque et se dirigea vers l'office après avoir salué timidement les nouvelles venues.

— Je vois que vous avez déjà engagé des domestiques, remarqua Élisabeth.

— M. Eastham m'avait dit qu'il fallait organiser la maisonnée en prévision de votre arrivée, mademoiselle. Je me suis donc permis d'embaucher un peu de personnel.

— Vous avez bien fait.

— Il ne faut pas oublier que cet hôtel particulier était resté inhabité pendant plusieurs années. Il y a eu beaucoup à faire pour le remettre en état.

— Je m'en doute !

— Vous avez même une voiture à votre disposition ! Le cocher a commencé à nettoyer les autres, mais il s'agit d'un travail de longue haleine.

— Les voitures de mon père devraient être en excellent état, car elles étaient très bien entretenues.

— Soit ! Mais il faut les dépoussiérer sérieusement, graisser les essieux, etc.

— Je suppose que vous avez également acheté des chevaux ? interrogea Calina.

Le secrétaire parut surpris d'entendre celle qu'il prenait pour la cousine pauvre prendre la parole.

— J'ai chargé le cocher d'en choisir quatre pour la voiture de Mlle Dalton, mademoiselle, répondit-il enfin.

— Nous pourrions donc monter à cheval ?

— Dans ce cas, Mlle Dalton devra faire acheter des chevaux de selle.

Jugeant le sujet clos, M. Witney se tourna vers Élisabeth.

— Il faudra que vous m'accordiez un peu de votre temps, si vous le voulez bien, mademoiselle Dalton. Le fondé de pouvoir de sir Arthur Dalton a demandé que vous apposiez votre paraphe sur certains documents.

Bien entendu, Élisabeth ne pouvait pas signer à la place de la véritable Calina Dalton ! Elle marqua une seconde d'hésitation avant de déclarer :

— Vous me remettrez ces documents et je les étudierai avant d'y apposer ma signature.

— Très bien, mademoiselle.

Élisabeth parut à ce moment-là se souvenir de l'existence de la véritable Calina.

— Monsieur Witney, voici Mlle Élisabeth Brentwood, ma cousine... et accessoirement mon chaperon.

Le secrétaire parut quelque peu réprobateur.

— Je sais bien que ce n'est pas à moi de vous faire la moindre remarque, mademoiselle Dalton. Permettez-moi cependant de vous dire que Mlle Brentwood est bien jeune pour vous chaperonner !

— Bah !

— Les chaperons sont en général des personnes d'âge mûr.

— Ma cousine et moi avons voyagé sur la Côte d'Azur et la Riviera italienne, et tout s'est très bien passé.

— Il est possible que les conventions soient moins pesantes en France et en Italie. En revanche, elles demeurent très strictes en Angleterre. Sa Majesté la reine Victoria tient à ce que l'étiquette soit respectée à la lettre.

Élisabeth haussa les épaules.

— Après avoir vécu si longtemps à l'étranger, j'aurai bien du mal à m'y plier !

Le secrétaire ne fit aucun commentaire. Mais il avait toujours l'air réprobateur...

Une femme d'un certain âge, dont la robe en soie noire bruisante était

ceinturée d'une châtelaine en argent, sortit de l'office et vint saluer les deux jeunes filles.

— Bonjour, mesdemoiselles. Je suis madame Baynes.

Élisabeth lui tendit la main en souriant.

— La femme de charge, je suppose? Bonjour, madame Baynes. Ma cousine et moi venons d'arriver. Nous aimerions bien faire un brin de toilette et changer de vêtements. Nos chambres sont-elles prêtes ?

— Mais oui, mademoiselle Dalton. Comme je ne savais pas lesquelles vous vouliez occuper, j'ai fait préparer toutes les chambres du premier étage... Vous pourrez donc vous installer où vous voulez.

— Très bien, madame Baynes.

Les deux jeunes filles montèrent et choisirent deux chambres séparées par un petit salon donnant sur le parc. Calina s'approcha de la fenêtre.

— As-tu vu tous ces cavaliers dans les allées? Il va falloir que nous achetions des chevaux. Je ne serais pas mécontente d'aller me promener le matin dans Hyde Park.

— S'il y a un cheval pour moi, je t'accompagnerai volontiers, fit Élisabeth.

— Cela vaudra mieux !

Calina haussa dédaigneusement les épaules.

— As-tu entendu le secrétaire ?

Et, imitant la voix de ce dernier :

— Permettez-moi de vous dire que Mlle Brentwood est bien jeune pour vous chaperonner !

Élisabeth pouffa.

— Il est certain que tu n'as pas l'air d'un vénérable chaperon !

Calina croisa les bras.

— Nous n'allons pas laisser cet homme nous dicter notre conduite !

— Certainement pas.

Élisabeth parut soudain soucieuse.

— Il y a quelque chose qui m'ennuie un peu...

— Quoi donc?

— J'ai l'impression de te traiter en cousine pauvre. C'est embarrassant...

Calina éclata de rire.

— Je peux t'assurer que cette situation, toute nouvelle pour moi, ne me dérange en rien ! Mais de toute manière, tu es loin d'être dépourvue ! Tu possèdes toi-même une certaine fortune !

— Une petite fortune, corrigea Élisabeth. Pas de quoi faire briller les yeux des coureurs de dot !

Le lendemain matin, tous les journaux sans exception annonçaient, dans leurs pages consacrées à la vie mondaine, le retour à Londres de Mlle Calina Dalton, la fille unique - et la seule héritière - de sir Arthur Dalton, l'homme d'affaires millionnaire décédé depuis peu.

Le surlendemain, cinq invitations arrivèrent au courrier du matin... Et il

n'y en avait pas moins de six autres au courrier du soir.

Les deux cousines ouvrirent les enveloppes en riant.

— Nous n'allons pas pouvoir aller partout! s'exclama Elisabeth.

— Certainement pas. Pour se rendre à trois bals le même soir, il faudrait posséder le don d'ubiquité !

— Que faire ?

— C'est très simple. Il nous suffit d'accepter les invitations les plus importantes et de refuser les autres.

Elles étudièrent avec soin les cartons d'invitation. Certains étaient accompagnés d'une lettre.

— Il faut absolument aller à la soirée organisée par la comtesse de Littlewood, décida Calina.

— Pourquoi veux-tu aller chez la comtesse de Littlewood et pas chez la marquise de Shylton ?

— La comtesse écrit qu'elle a fort bien connu mon père et qu'elle serait très heureuse si je pouvais assister demain avec ma cousine à la réception qu'elle donne en l'honneur du prince de Galles.

— Je serais ravie de voir le prince de Galles! s'exclama Élisabeth.

— Moi aussi, tu penses bien ! Pourquoi ce sourire ironique, Élisabeth ?

— J'étais en train de me demander si la comtesse de Littlewood avait un fils...

— Elle en a probablement trois ou quatre à caser, comme l'aurait dit ma Nanny!

Toutes deux éclatèrent de rire. Élisabeth fut la première à reprendre son sérieux.

— Nous n'avons pas eu de mal à nous faire passer l'une pour l'autre devant les domestiques. Ce sera peut-être plus difficile dans les salons...

— Je me demande bien pourquoi !

— Je ne sais pas...

Élisabeth paraissait toujours soucieuse.

— Pourvu que tout aille bien !

Avec bonne humeur, Calina lança :

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Tous les jeunes gens voudront t'inviter à danser... et pendant ce temps, je ferai tapisserie !

— Cela m'étonnerait! Jolie comme tu l'es, tu seras toi aussi très entourée.

— Mais je n'aurai pas cette aura d'or qui, comme un aimant, attire tous les coureurs de dot !

Élisabeth eut un sourire indulgent.

— As-tu pensé à faire ouvrir le manoir de Southwell qui est dans ta famille depuis plusieurs générations ?

— Mais non! s'exclama Calina. Et pourtant, Dieu sait combien j'aime cette maison ! Demande à M. Witney de s'en charger, s'il te plaît, Élisabeth.

— Cette propriété n'est pas à plus de deux heures de Londres. Ce serait bien agréable d'aller y passer quelques jours de temps en temps.

— Et de monter à cheval ! Je crois que mon père avait laissé là-bas un couple de gardiens. Il y a dans ce manoir de très beaux meubles anciens, ainsi que de jolis tableaux. Mon père craignait toujours que cela n'attire les voleurs.

— Je ne sais pas s'il y a tant d'objets de valeur à Southwell. En revanche, la collection de tableaux que ton père a réunie dans cet hôtel particulier est superbe !

— Mon père aimait beaucoup la peinture, fit Calina à mi-voix.

Son regard s'évada tandis qu'elle ajoutait :

— C'est lui qui m'a appris à l'apprécier.

Elle semblait soudain très loin. Élisabeth se chargea de la ramener à l'instant présent.

— Si nous sommes invitées partout, il nous faudra, un jour ou l'autre, rendre ces invitations, déclara-t-elle.

— Nous avons bien le temps ! Nous ne sommes encore allées nulle part !

— Tu ne diras plus la même chose dans un mois ! Ni même dans quinze jours... Il faudra organiser une réception soit ici, soit à la campagne.

— Nous verrons ! Pour le moment, pensons surtout à nous amuser.

Calina se leva et frappa trois coups dans ses mains.

— Mesdames et messieurs, le rideau va se lever, le spectacle va commencer...

Élisabeth éclata de rire.

— Les méchants vont apparaître et se battre pour savoir qui gagnera le cœur de la fausse riche héritière... Espérons que cette soi-disant riche héritière saura déjouer tous les complots, et que, au dernier acte, elle sera sauvée par un séduisant prince charmant !

— Demain, ma chère Élisabeth, tu mettras l'une des jolies robes du soir que nous avons achetées à Paris... et tu vas avoir beaucoup de succès.

— Toi aussi !

Calina ne se faisait aucune illusion.

— Beaucoup moins, tu verras !

Le lendemain matin, pendant que les cousines prenaient leur petit déjeuner, le majordome leur apporta un plateau d'argent sur lequel il avait posé le courrier du matin.

Calina y jeta un coup d'œil distrait.

— Encore des invitations !

— Serais-tu déjà blasée ? demanda Élisabeth avec amusement.

Toutes deux se mirent en devoir de décacheter les enveloppes. Élisabeth fronça les sourcils en parcourant une lettre.

— Des ennuis... murmura-t-elle.

— De quoi s'agit-il ?

— Le régisseur du manoir de Southwell t'écrit pour t'apprendre que le manoir a été cambriolé.

— Oh, non !

— On a volé deux tableaux ainsi que toute l'argenterie. Songe un peu ! De l'argenterie George III !

Calina fronça les sourcils.

— Les gardiens n'étaient donc pas là ?

— Si. Mais ce sont des gens âgés qui n'ont rien pu faire devant une bande de malfaiteurs déterminés.

N'écoutant que son bon cœur, Calina s'exclama :

— Les pauvres doivent être bouleversés !

— Je le suppose...

— Il faudra que nous allions constater les dégâts. Puis nous engagerons toute une armée de domestiques pour décourager les malandrins qui auraient l'idée de s'introduire au manoir.

— Bonne idée ! approuva Élisabeth.

— Et après cela, il ne nous restera plus qu'à racheter des tableaux et de l'argenterie !

Élisabeth esquissa un sourire sarcastique.

— Ah, c'est beau d'être riche !

Calina alla l'embrasser.

— Ne te moque pas de moi... L'argent simplifie la vie. Pourquoi n'en profiterais-je pas ?

Chapitre 3

Les voitures ne cessaient d'arriver devant l'hôtel particulier de la comtesse de Littlewood. Femmes en robe du soir, messieurs en queue de pie... Les lumières ruisselaient et les bijoux scintillaient de mille feux dans la grande salle de bal ornée de guirlandes de roses.

Ce fut d'une voix de stentor que le majordome annonça :

— Mademoiselle Calina Dalton !

La comtesse se précipita aussitôt vers Élisabeth, les mains tendues, tandis que le majordome ajoutait, un ton plus bas, comme ne manqua pas de le remarquer Calina :

— Mademoiselle Élisabeth Brentwood !

« On comprend tout de suite que je suis moins importante », se dit la fille de sir Arthur Dalton avec amusement.

Elle n'avait pas manqué de remarquer que sa cousine avait été immédiatement le point de mire de nombreux regards masculins.

Moins de cinq minutes plus tard, la fausse Calina Dalton était très entourée. En revanche, on ne prêtait guère attention à la véritable héritière. Certes, la comtesse de Littlewood l'avait saluée avec amabilité. Mais il n'y avait pas une foule de prétendants autour d'elle...

Calina entendit la comtesse dire à une douairière d'un air dépité :

— Figurez-vous que le prince de Galles avait accepté mon invitation... et voilà qu'il s'est décommandé à la dernière minute !

— C'est bien dommage.

À mi-voix, la douairière ajouta :

— J'ai entendu dire qu'une jolie dame l'occupait beaucoup en ce moment.

Lorsque l'orchestre attaqua une valse, plusieurs messieurs invitèrent Élisabeth en même temps. Amusée par la situation, la jeune fille éclata de rire.

— Je ne peux pas me couper en six !

Et, d'un ton léger :

— A chacun son tour !

L'instant d'après, elle virevoltait sur la piste dans les bras d'un baronnet.

« Quant à moi, comme je l'avais prévu, je vais faire tapisserie ! » se dit Calina sans la moindre amertume, car toute cette comédie l'amusait.

Mais elle s'était trompée, car un séduisant jeune homme ne tarda pas à venir s'incliner devant elle.

— Me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse, mademoiselle?

— Avec plaisir, monsieur, répondit-elle en le suivant sur le parquet ciré.

Après cette première valse, les invitations ne lui manquèrent pas. Mais elle comprit rapidement que la plupart de ses cavaliers ne s'intéressaient pas vraiment à elle. Tout ce qu'ils souhaitaient, c'était lui parler de sa cousine...

Car la soi-disant Calina Dalton les fascinait tous !

Il était près de onze heures du soir quand le souper fut annoncé. Plusieurs messieurs se disputèrent le privilège de prendre le bras d'Élisabeth pour la conduire jusqu'à la salle à manger.

En faisant son entrée dans cette longue pièce où le souper allait être servi sur des tables recouvertes de nappes en damas blanc, Calina fut éblouie par l'amoncellement étincelant de cristaux et d'argenterie.

«Voilà qui s'appelle vivre!» pensa-t-elle.

Le jeune homme qui avait amené Elisabeth dans la salle à manger ne cacha pas son dépit quand il s'aperçut, en lisant les cartons rédigés en belle ronde, qu'il ne serait pas assis à côté d'elle.

Celle que la comtesse de Littlewood considérait comme une invitée de marque était en effet placée à la table d'honneur. Quant à Calina, elle se trouva reléguée tout au fond de la salle à manger. Cela ne l'empêcha pas de continuer à observer sa cousine de loin...

Élisabeth était assise au milieu de messieurs très empressés qui n'avaient d'yeux que pour elle et buvaient littéralement ses paroles.

« Je suis bien contente de ne pas être à sa place ! » se dit Calina.

Après le souper, tout le monde retourna danser. Si Elisabeth était de plus en plus entourée, il arrivait parfois à Calina de rester seule au bord de la piste.

«Je ne m'en plains pas. Une expérience de ce genre permet de mesurer la vanité et l'hypocrisie du genre humain ! »

Vers deux heures du matin, les invités commencèrent à prendre congé. Celui qui avait pris le bras de la soi-disant Calina Dalton pour la conduire dans la salle à manger tint à l'escorter jusqu'à la voiture qui attendait les deux cousines en bas du perron.

Il baisa la main d'Elisabeth.

— Je me permettrai de vous rendre visite demain dans la journée. Et vous ne m'avez pas encore dit chez qui vous iriez dîner ! Il faut absolument que je le sache...

En portant la main à son cœur, il ajouta d'un ton pénétré :

— Comment pourrais-je passer une soirée sans vous voir ?

— Je ne sais pas encore ce que nous ferons demain, répondit Élisabeth. Nous avons reçu tant d'invitations que nous nous sentons un peu dépassées.

— Quand je viendrai vous saluer, j'espère que vous aurez fait un choix. Et je m'arrangerai pour être là où vous serez...

Il lui prit les mains et l'enveloppa d'un regard passionné avant de murmurer :

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que je ne demande rien d'autre

que d'être avec vous...

Calina attendit de se retrouver seule avec sa cousine dans l'élégante voiture que son père avait commandée à l'un des meilleurs carrossiers de la ville pour demander :

— Qui est-ce ?

— Un certain Oliver de Stonewalk. A mon avis, c'est le coureur de dot le plus acharné qui soit! répondit Élisabeth avec une pointe de cynisme.

— Cela, je veux bien le croire

— J'ai plus ou moins réussi à décourager les autres. Lui? Impossible!

D'un ton pensif, Elisabeth enchaîna:

— Au fond, il vaut mieux que ce ne soit pas toi qui aies à faire face à des hommes de ce genre !

— Tu commences donc à penser que notre petite comédie a sa raison d'être ?

— Après avoir vu ce que j'ai pu voir ce soir, oui. Tu aurais eu beaucoup de mal à résister aux avances d'un Oliver de Stonewalk. J'avais décidé de ne pas danser plus de trois fois avec lui. Toutes mes autres danses étaient d'ailleurs déjà réservées. Sais-tu ce qu'il a fait? Il a pratiquement bousculé mes cavaliers pour m'entraîner sur la piste.

— Quel malappris ! Comment as-tu réagi ?

Élisabeth haussa les épaules.

— Bien évidemment, je ne pouvais pas faire de scène !

— Non, bien entendu...

— Je peux te dire que lorsque cet homme veut quelque chose, il est prêt à tout pour l'obtenir.

Élisabeth s'adossa aux coussins capitonnés de velours en s'éventant de la main.

— Je suis épuisée !

— Pas moi ! Il faut dire que je n'ai pas dansé sans arrêt comme certaines...

— Pauvre Calina !

— Oh, je ne me plains pas. Au contraire, je trouve tout cela assez divertissant. As-tu pu apprendre quelque chose au sujet de ton prétendant acharné ? A-t-il un titre ?

— S'il en avait un, il s'en serait tout de suite vanté. Il se prend vraiment pour quelqu'un de très important.

— Que fait-il dans la vie ?

— Il prétend être un grand homme d'affaires...

— Pour savoir si c'est vrai, il nous suffira de nous renseigner auprès du chargé de pouvoir de mon père.

— C'est ce que j'ai pensé.

Calina se mit à rire.

— J'ai l'impression que tu ferais bien de te méfier de M. de Stonewalk.

— Oh, tu n'as pas besoin de me le dire !

— Il a dû se jurer de t'épouser.

— C'est certain!

— T'aurait-il par hasard déjà demandée en mariage? demanda Calina avec curiosité.

— Pas encore. Il s'est jusqu'à présent contenté de me couvrir de compliments.

— Ce n'est pas désagréable.

— Quand ils ne sont pas sincères, si ! Et il m'a également dit qu'il aimerait vivre dans mon ombre jour et nuit...

— Rien que cela !

— Oui, rien que cela, fit Elisabeth avec ironie.

— Tu as raison, murmura Calina en hochant la tête. Il vaut mieux que ce ne soit pas moi qui aie à lui faire face. Je ne saurais absolument pas comment réagir.

— Grâce au ciel, j'ai un peu plus d'expérience que toi des messieurs trop entreprenants.

— Celui-ci va recevoir un choc quand il apprendra que tu n'es pas Calina Dalton.

— Je ne suis pas près de le lui révéler. Tant que je me sens capable de mener le jeu, je préfère garder mes munitions.

— Mais tu parles comme un général ! s'exclama Calina avec amusement.

— Ma foi, c'est un peu la guerre. Cependant je n'aurai recours à ma dernière flèche - la flèche fatale! - que le jour où je ne verrai pas d'autre solution.

Élisabeth adressa un sourire à sa cousine.

— Quant à toi, j'ai vu que tu passais une excellente soirée en compagnie de charmants jeunes gens.

— Ma foi, oui. J'ai reçu quelques compliments discrets, mais aucun de ces messieurs ne s'est montré trop entreprenant.

Elle haussa les épaules.

— En fait, sais-tu surtout ce qu'ils voulaient? Me parler de toi !

— Dès qu'il est question d'argent, les gens deviennent comme fous !

— C'est la vérité. Et je te suis infiniment reconnaissante de bien avoir voulu prendre ma place, Élisabeth. Je me rends compte que j'aurais été incapable de résister à ces trop galants personnages.

— J'ai eu moi-même du mal! Tu ne peux pas savoir combien ils se montrent insistants. Au moment où nous partions, as-tu entendu M. de Stonewalk dire qu'il voulait me rendre visite demain?

— Bien sûr.

— Pour qu'il ne vienne pas nous importuner, nous allons nous arranger pour ne pas être là de la journée.

— Ce sera facile: nous avons déjà une invitation à déjeuner que j'ai acceptée.

— Parfait ! Il va être bien déçu !

Élisabeth et Calina s'étaient réjouies trop tôt. Car Oliver de Stonewalk réussit à découvrir chez qui elles étaient allées déjeuner.

Il se présenta au moment du café et ce fut avec un bel aplomb qu'il déclara :

— Je vous emmène toutes les deux voir une exposition qui devrait vous intéresser.

— C'est-à-dire que...

Désespérément, les jeunes filles cherchaient un prétexte quelconque pour ne pas avoir à l'accompagner. Mais rien ne leur vint à l'esprit. Et comment auraient-elles pu répondre, devant les amis du père de Calina qui les avaient si gentiment reçues, qu'elles n'avaient aucune envie de l'accompagner? Cela aurait paru très impoli...

Elles firent donc leurs adieux à leurs hôtes et suivirent l'importun dans la rue.

— J'ai ma voiture, annonça-t-il avec fatuité.

Élisabeth s'apprêtait à dire à leur cocher qu'elles n'avaient plus besoin de lui quand Oliver de Stonewalk se tourna vers Calina.

— Je suis navré, mademoiselle Brentwood, mais je ne dispose que de deux invitations pour cette exposition. Nous ne pouvons décemment pas vous demander d'attendre dehors... Il vaudrait mieux que vous rentriez chez vous.

Presque de force, il poussa Calina vers sa voiture. Il ne restait plus à la jeune fille qu'à retourner à Park Lane... en laissant Élisabeth seule avec celui que rien ne semblait pouvoir décourager.

Ce fut avec inquiétude que Calina attendit le retour de sa cousine. Et comme cette dernière ne revenait pas, son anxiété grandissait d'instant en instant.

Élisabeth ne regagna l'hôtel particulier des Dalton qu'en fin d'après-midi. En l'entendant, Calina se précipita.

— Alors?

La jeune fille jeta son chapeau et ses gants sur un fauteuil.

— Quel homme odieux! Il est d'une obstination incroyable... Quand il a décidé quelque chose, rien ni personne ne peut le faire changer d'avis.

— Que s'est-il passé? Tu sais, je commençais à avoir peur... Je me disais que si tu ne rentrais pas à l'heure du dîner, j'appellerais la police.

— Tu imagines le scandale?

— Tant pis !

Élisabeth eut un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace.

— J'ai pu me libérer de ce... de ce pot de colle - pardonne-moi l'expression -, sans avoir recours aux forces de l'ordre. Mais cela n'a pas été facile !

— Raconte-moi tout !

— Tu sais, l'exposition n'était qu'un prétexte...

— Je m'en doute! Je suppose qu'il aurait été facile d'acheter un billet de plus à l'entrée.

— Évidemment!

— Raconte ! redemanda Calina.

— Dès que je me suis trouvée seule avec lui dans sa voiture, il m'a pris les mains en me disant que j'étais la plus jolie femme qu'il eût jamais vue, la femme de sa vie, la femme de ses rêves, celle qu'il cherchait depuis des années en désespérant de la rencontrer un jour...

Calina éclata de rire.

— Il ne t'a pas parlé de ta prétendue fortune?

— Tu penses bien que non ! Il est beaucoup trop habile pour dévoiler ses batteries.

Élisabeth hocha la tête.

— Je n'étais pas tellement rassurée, mais, en même temps, je me disais qu'il valait cent fois mieux que tu ne sois pas à ma place. Tu aurais eu encore plus de mal que moi à repousser ses avances.

— Je n'aurais pas su quoi faire, c'est probable ! admit Calina.

Elle fronça les sourcils.

— Tu sais, Elisabeth, tout à l'heure, au moment où nous quittions les amis de mon père, j'ai vu deux dames âgées nous suivre des yeux en hochant la tête d'un air réprobateur.

— Elles devaient penser que nous avions tort de suivre Oliver de Stonewalk.

— Et encore, elles ignoraient que celui-ci réussirait à se débarrasser de moi pour être seul avec toi !

Calina pinça les lèvres.

— Je suis persuadée que cet homme n'en veut qu'à la fortune de mon père.

— C'est cela, et seulement cela qui l'intéresse. Je pourrais être vilaine comme les sept péchés capitaux qu'il me dirait que je suis ravissante.

— T'a-t-il demandée en mariage ?

— Eh bien, pas encore.

— Je trouve cela étonnant.

— Moi aussi. J'en ai conclu qu'il doit juger plus habile de ne pas montrer trop de hâte.

— Possible...

— Mais à mon avis, cela ne devrait pas tarder. Ce sera probablement pour ce soir...

Elisabeth croisa les bras.

— Alors, je lui dirai non ! Un non catégorique. Et j'espère que cela suffira à le décourager.

— Cela m'étonnerait, murmura Calina. Les individus de son genre ne lâchent jamais prise.

— Même s'il était le seul homme au monde, je refuserais de l'épouser. Il y a quelque chose chez lui qui me répugne... J'ai du mal à analyser pourquoi, mais je peux à peine supporter qu'il me touche. C'est presque instinctif!

— Ne pense plus à lui. Il ne va tout de même pas continuer à gâcher ta

saison à Londres ! J'espère que tu ne lui as pas révélé où nous avons l'intention de nous rendre ce soir!

— Il m'a bien entendu posé la question. Je lui ai répondu que tu ne te sentais pas très bien et que nous resterions peut-être à la maison.

— Très bien !

— Si tu crois que cela a suffi à le décourager! Sais-tu ce qu'il a eu le front de répondre ?

— Qu'il viendrait passer la soirée avec nous? lança Calina en riant.

— Tu ne crois pas si bien dire !

— Oh ! s'exclama la jeune fille avec indignation. Tu avais raison de le traiter de pot de colle !

— Avant de le rencontrer, jamais je n'aurais cru que des êtres pareils existaient. Non seulement il cherche à s'imposer à tout prix, mais, de plus, il n'arrête pas de faire étalage de ses brillantes relations. Espérant m'éblouir, il a même prétendu avoir donné d'excellents conseils au tzar et au roi d'Italie !

— Rien que cela?

— Ceux-ci seraient ses grands amis.

— Il faut se méfier des vantards. Mon père disait souvent que les gens vraiment importants étaient aussi les plus discrets.

— Ton père était reçu par Sa Majesté la reine Victoria et par tous les gens qui comptaient, en Angleterre comme à l'étranger. Mais jamais je ne l'ai entendu s'en glorifier. Tandis que ce M. de Stonewalk...

Sans achever sa phrase, Élisabeth frissonna.

— Ne t'inquiète pas, nous allons nous arranger pour l'éviter, promit Calina.

— Ce ne sera pas si facile. Tu as vu comment il est arrivé chez les amis de ton père? Et puis, d'autorité, il t'a mise dans ta voiture avant de m'emmener sans que je puisse trouver le temps de protester. Quand ce monsieur veut quelque chose, rien ne l'arrête!

— Nous allons bien trouver un moyen... répéta Calina.

— C'est malheureusement plus facile à dire qu'à faire, fit Élisabeth d'un air désabusé.

Calina alla jeter un coup d'œil aux cartons d'invitation qu'elle avait classés par date.

— Si M. de Stonewalk a l'intention de venir nous importuner jusque chez nous, nous n'allons certainement pas y rester !

— Nous pouvons toujours dire au majordome que nous n'y sommes pour personne.

— C'est une solution, admit Calina. Mais il serait capable de forcer notre porte.

— Je vois que tu as déjà compris à quoi t'en tenir sur cet individu.

— Et puis ne sommes-nous pas venues à Londres pour profiter de la saison? Ce serait bien dommage de se priver d'aller au bal par la faute d'un déplaisant personnage !

Calina revint avec quatre bostols gravés.

— Ce soir, nous avons le choix entre trois bals. Sans compter une invitation à dîner que j'ai déjà acceptée.

— Tout ce que je souhaite, c'est que M. de Stonewalk ne découvre pas l'endroit où nous serons. Il a tenté par tous les moyens de savoir ce que nous ferons ce soir ainsi que les jours suivants.

— Que lui as-tu répondu ?

— J'ai joué les idiots. J'ai prétendu que nous avions reçu tant de cartons que j'en avais perdu le compte. Je lui ai dit aussi que je ne me souvenais d'aucun nom.

Calina éclata de rire.

— Il a dû te trouver fort bête.

— Probablement, mais il s'est bien gardé de le dire. Il a préféré me couvrir de compliments tous plus extravagants les uns que les autres.

Élisabeth soupira.

— Ah, si ton père était toujours là, il nous aurait déjà débarrassées de ce M. de Stonewalk !

A mi-voix, comme pour elle-même, elle enchaîna :

— Par moments, il me fait un peu peur !

— Lorsqu'il demandera ta main, sois très ferme. Dis-lui que tu n'as aucune intention de te marier cette année.

— Je crains qu'il n'en faille plus pour le décourager.

Calina fronça ses sourcils à l'arc parfait.

— Je commence à penser qu'il nous faudrait un chaperon pour nous protéger...

Élisabeth esquissa un sourire sans joie.

— C'est toi qui es censée être mon chaperon ! Mais personne ne peut te prendre vraiment au sérieux...

— Par exemple ! protesta la jeune fille, faisant mine d'être outragée.

— Tu n'as pas l'air plus âgée que moi - bien au contraire ! - et tu es si jolie ! Oliver de Stonewalk ne ferait qu'une bouchée de toi.

— Toi, il ne t'a pas encore mangée... riposta Calina en riant.

De nouveau, Élisabeth frissonna.

— Grâce au ciel !

Calina réfléchissait.

— Nous pourrions toujours raconter que nous avons un chaperon...

— Les gens s'étonneront de ne pas le voir.

— Il suffira d'expliquer que la pauvre femme, souffrante, doit garder la chambre et ne peut nous accompagner nulle part.

Élisabeth secoua la tête.

— Non. Nous racontons déjà assez de mensonges comme cela. N'en rajoutons pas !

Calina continuait à réfléchir.

— Étant donné la situation, je me rends compte qu'il serait plus sage que

nous ayons un chaperon. Mais il nous est malheureusement impossible de faire appel à une personne de la famille, pour la bonne raison que tout le monde sait qui est Élisabeth et qui est Calina. Aucune dame raisonnable n'acceptera de cautionner notre tromperie !

— Aucune, tu as raison !

— Par ailleurs, nous ne pouvons décemment pas faire passer dans les journaux une petite annonce de ce genre : « Deux jeunes filles seules à Londres cherchent chaperon... »

— Personne ne publie d'annonce pareille !

— Ce serait une grande première.

— Tu prends tout en riant, Calina. Et pourtant, je t'assure que ce n'est pas drôle ! Hier soir, plusieurs douairières se sont étonnées en apprenant que nous étions seules. Il faut dire que ce n'est pas très correct !

Calina haussa les épaules.

— Au diable les conventions !

— Tu ne parlerais pas ainsi si tu avais un coureur de dot acharné à tes trousses !

Ce soir-là, Elisabeth fut ravie de constater, en arrivant dans une élégante salle de bal, qu'Oliver de Stonewalk n'était pas là.

— Quelle chance !

— Ne te réjouis pas trop vite, chuchota Calina. Il peut très bien venir plus tard.

Élisabeth fut très courtisée, comme elle s'y attendait. Mais aucun des jeunes gens qui la firent danser ne se montra aussi entreprenant que celui qu'elle ne pouvait déjà plus supporter.

Quant à Calina, elle passa une excellente soirée, sans être importunée par qui que ce soit.

— En fin de compte, c'est bien agréable de ne pas être une riche héritière, dit-elle à sa cousine dans la voiture qui les ramenait à Park Lane.

— J'ai été bien contente de ne pas voir Oliver de Stonewalk ce soir ! Tu vois, en dépit de tes sinistres prévisions, il ne s'est pas montré !

— Lui n'était peut-être pas là, mais il y avait d'autres coureurs de dot !

— Ils ne sont pas aussi agressifs qu'Oliver de Stonewalk et je me sens tout à fait capable de leur tenir tête. D'autant plus que ce sont pour la plupart des jeunes gens bien élevés qui comprennent qu'il y a certaines limites à ne pas dépasser.

Le lendemain après-midi, après avoir fait quelques courses à Bond Street, les deux cousines se reposaient tranquillement au salon quand la porte s'ouvrit brusquement.

Un bouquet de roses à la main, Oliver de Stonewalk fit son entrée dans la pièce en repoussant le majordome qui s'écria, presque désespérément :

— Mais je vous ai dit que ces demoiselles n'étaient là pour personne,

monsieur!

— Je savais bien, moi, que je les trouverais ici ! riposta le visiteur.

D'un air furibond, il claqua la porte au nez du pauvre James Brown. Puis, en moins d'une fraction de seconde, son expression changea. Un sourire lui vint aux lèvres, et ce fut d'une voix de velours qu'il déclara :

— Je suis si heureux de vous voir!

Il déposa les fleurs sur les genoux d'Élisabeth.

— Voici quelques roses pour la plus jolie rose de Londres !

— Merci, fit la jeune fille avec froideur. Mais nous avons dit que nous ne voulions recevoir personne. Ma cousine et moi sommes fatiguées. Nous tenons à nous reposer avant de sortir ce soir.

— J'ai été bien déçu de ne pas vous voir hier chez les Spencer.

— Ah! C'est tout bonnement parce que nous étions chez les Pulborough.

Oliver de Stonewalk faillit laisser échapper un juron.

— J'aurais dû m'en douter!

Il se tourna vers Calina.

— Mademoiselle Brentwood, j'ai quelque chose de très important et de très personnel à dire à votre cousine. J'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous demande de nous laisser seuls.

— Je crains que ce ne soit pas le moment, répondit Calina avec fermeté.

Il tressaillit.

— Quoi ?

— Élisabeth est fatiguée, répondit Calina. Tout comme moi, d'ailleurs! Nous étions sur le point de monter nous reposer au moment où vous avez pratiquement forcé notre porte.

Oliver de Stonewalk devint couleur brique. En le voyant crispier les poings, Calina sentit l'effroi la gagner.

«Je suis sûre que cet homme serait capable d'avoir recours à la violence pour arriver à ses fins ! »

Même si elle ne se sentait guère rassurée, elle parvint à sourire.

— Laissez-nous nous détendre un peu. Je vous assure que nous en avons besoin ! Et vous verrez Élisabeth ce soir...

Oliver de Stonewalk rétrécit les yeux.

— Où allez-vous ?

— À la réception donnée par lord Waterford.

— J'aurais pensé que vous iriez chez le duc et la duchesse de Rosstown.

— Nous avons reçu quatre invitations, dont une chez les Rosstown, en effet.

— C'est là que seront tous les gens importants! Il n'y a pas à hésiter! D'autant plus que le prince de Galles sera sûrement présent...

— Son Altesse devait déjà être chez la comtesse de Littlewood, et nous ne l'avons pas vu !

— Vous le verrez certainement chez le duc et la duchesse de Rosstown, affirma Oliver de Stonewalk.

— Je sais que vous avez beaucoup de relations, fit Calina, sans montrer qu'elle se moquait. Et je ne serais nullement étonnée d'apprendre que le prince de Galles vous a dit lui-même qu'il avait l'intention de se rendre à cette soirée.

Oliver de Stonewalk hocha la tête d'un air solennel.

— Justement, oui ! J'ai l'honneur d'être le confident de Son Altesse.

Calina n'en crut pas un mot. Elle échangea un coup d'œil complice avec sa cousine qui ne semblait pas davantage impressionnée par les vantardises de leur visiteur.

Elisabeth posa le bouquet sur une table avant de déclarer :

— J'aimerais aller chez lord Waterford. C'était un grand ami de mon père.

— Bah ! Vous irez le voir une autre fois ! Ce soir, tous les gens qui comptent vont absolument vouloir se montrer chez les Rosstown.

— Nous verrons, fit Élisabeth, toujours glaciale.

— Je passerai vous prendre à huit heures moins le quart pour vous escorter chez le duc.

Calina lui adressa un coup d'œil peu amène.

— Ce ne serait pas correct que nous nous rendions là-bas accompagnées d'un monsieur. Je suis censée chaperonner ma cousine jusqu'à l'arrivée de notre tante Margaret. Nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Oliver de Stonewalk parut quelque peu déconcerté.

— Vous allez avoir un vrai chaperon ?

— Naturellement ! Mais comme nous sommes arrivées à Londres plus tôt que prévu, tante Margaret n'était bien évidemment pas là.

Oliver de Stonewalk réfléchit pendant quelques instants. Puis il hocha la tête.

— Très bien, dit-il à Élisabeth. Je vous parlerai donc ce soir, chez le duc...

Il prit la main de la soi-disant Calina Dalton et la porta à ses lèvres.

— Et, ainsi que je vous l'ai déjà proposé, je passerai vous prendre à huit heures moins le quart, dit-il d'un ton sans réplique.

Sur ces mots, il sortit sans attendre la réponse de la jeune fille.

Calina attendit qu'il ait quitté l'hôtel particulier pour s'écrier :

— Cet homme est absolument impossible !

— Je suis de ton avis. Mais quelle est la solution pour s'en débarrasser ? Honnêtement, je n'en vois pas.

Calina laissait maintenant libre cours à sa colère.

— Comment ose-t-il tout organiser sans tenir le moindre compte de notre avis ?

— Il est ainsi fait...

— Et as-tu remarqué qu'il n'écoutait jamais ce qu'on lui dit ? On a l'impression que seules ses décisions ont de l'importance.

Élisabeth paraissait soucieuse.

— Je crois que ce serait une grave erreur de nous rendre à une réception avec lui, car nous serions tout de suite très mal jugées.

— C'est évident ! Mais je crois qu'il a raison quand il prétend que nous

devrions aller chez le duc et la duchesse de Rosstown plutôt que chez lord Waterford, murmura Calina.

— Peut-être...

— Lord Waterford est un monsieur d'un certain âge et il n'y aura probablement chez lui que des personnes âgées qui passeront la soirée à jouer aux cartes !

— Ce ne sera pas très drôle, je te l'accorde !

— En revanche, si le prince de Galles va chez les Rosstown...

Élisabeth sourit.

— Nous serions bien avisées d'y aller aussi. L'ennui, c'est que nous y trouverons M. de Stonewalk !

Avec colère, elle poursuivit :

— Il va s'arranger pour faire croire à tout le monde que nous sommes officieusement fiancés ! Et personne n'aura le moindre doute à ce sujet si nous sommes assez sottes pour arriver en sa compagnie.

— Il n'en est pas question ! déclara Calina. Sais-tu ce que nous allons faire ?

— Je n'en ai aucune idée !

— Eh bien, nous n'aurons qu'à partir à sept heures !

— Nous, ne pouvons pas arriver en avance à une réception !

— Élisabeth, tu es tellement obnubilée par ton horrible Oliver de Stonewalk que tu en perds le sens commun ! Nous ne sommes pas impolies au point de nous présenter avant tout le monde ! Quelle idée ! Nous demanderons tout simplement au cocher de faire un petit tour dans le parc avant de nous conduire chez les Rosstown.

— Ah !

— Et nous ferons notre entrée dans les salons à huit heures moins le quart... juste au moment où ton soupirant sonnera à notre porte !

Élisabeth battit des mains.

— Bravo !

— Tu sais, ton M. de Stonewalk ne m'inspire aucune confiance...

— À moi non plus ! Et je te serais reconnaissante de ne pas l'appeler *mon* M. de Stonewalk !

— Il y a chez lui quelque chose qui ne me plaît pas. Si mon père était là, je suis sûre qu'il aurait dit : « Cet homme a tout d'un escroc ! »

— Ton père avait beaucoup d'intuition pour ce genre de choses. Toi aussi, d'ailleurs !

Calina se leva et se mit à marcher de long en large.

— Maintenant, il faut que nous trouvions le moyen de nous défaire de ton Stonewalk !

— Impossible ! C'est une vraie sangsue !

— Si je lui donnais de l'argent, peut-être te laisserait-il tranquille ?

Élisabeth secoua la tête.

— Cela ne lui suffirait pas, pour la bonne raison que c'est toute la fortune

de ton père qu'il veut s'approprier.

— Et si tu lui disais que tu n'es pas Calina Dalton ? Nous avons décidé que ce serait la solution, si par hasard l'un de tes soupirants se montrait trop entreprenant.

— Je ne peux pas faire cela, car, à ce moment-là, il fondrait sur toi comme un vautour sur un agneau sans défense.

— Il est certain que, devant un homme pareil, je me trouve sans défense !

— Par moments, moi aussi, fit Élisabeth si bas que sa cousine ne l'entendit pas.

Les jeunes filles étaient en train de se préparer pour la soirée.

Comme Elisabeth était censée être la plus jeune, elle avait choisi de porter une robe en mousseline d'un rose si pâle qu'il paraissait presque blanc. Quant à Calina, elle avait revêtu un modèle parisien en faille dont le bleu s'harmonisait à merveille avec celui de ses yeux.

Elle alla chercher dans le coffre-fort les bijoux de sa mère.

— Dis-moi ce qui te tente, Elisabeth.

— Je suis censée avoir à peine dix-neuf ans. Par conséquent, on me considère encore comme une débutante et je ne peux pas me parer comme une châsse. Je me contenterai de ce collier de perles fines.

Elle examina sa jeune cousine d'un air pensif.

— En revanche, puisque tu prétends avoir vingt-quatre ans, tu peux te couvrir des diamants !

— Tu crois ? demanda Calina, les yeux brillants.

— Mais oui. A ta place, je n'hésiterais pas ! Je choisirais ce collier, ces boucles d'oreilles... et même ce ravissant diadème !

— Ce n'est pas trop ?

— Pas du tout.

Calina contempla son reflet dans le miroir.

— J'ai l'impression d'être un arbre de Noël !

— Quelle idée ! Je te trouve fort digne.

Taquine, Élisabeth ajouta :

— Un vrai chaperon ! Tu vas faire peur à l'horrible M. de Stonewalk.

— Il en faut plus pour l'effrayer ! Dépêchons-nous de partir si nous voulons l'éviter !

— Nous avons le temps : il n'est pas encore sept 7 heures et il a dit qu'il passerait à huit heures moins le quart.

— Il est capable d'arriver en avance !

— De sa part, il est certain qu'il faut s'attendre à tout !

Calina éclata de rire.

— Je voudrais bien être une petite souris pour voir la tête qu'il fera au moment où le majordome lui apprendra que nous sommes déjà parties ! Il va être furieux en constatant que son plan a été déjoué !

— Tant pis pour lui ! Cela lui fera peut-être comprendre qu'il ne doit pas

s'imposer de la sorte.

— Je doute qu'il le comprenne un jour!

Quand les jeunes filles descendirent dans le hall, le majordome leur apprit que la voiture les attendait.

— Eh bien, dans ce cas, nous allons partir tout de suite, déclara Calina.

Elle alla trouver le cocher et lui demanda de faire un grand tour dans Hyde Park avant de se rendre chez le duc de Rosstown, dont l'hôtel particulier se trouvait non loin du palais de Buckingham.

— Nous sommes en avance et cela nous ferait plaisir de nous promener dans le parc avant la tombée de la nuit.

— Très bien, mademoiselle.

À huit heures moins le quart, elles se retrouvèrent dans la longue file de voitures qui s'arrêtaient l'une après l'autre devant le perron des Rosstown.

Calina pouffa.

— En ce moment, le majordome doit être en train de dire à l'horrible M. de Stonewalk, comme tu l'appelles, que nous sommes déjà parties!

Le duc et la duchesse de Rosstown les accueillirent avec beaucoup de chaleur.

— J'ai très bien connu votre père, dit la duchesse en retenant la main d'Elisabeth entre les siennes. C'était un homme exceptionnel - et l'un de nos meilleurs amis. Il venait souvent ici, nous l'aimions beaucoup...

En entendant cela, Calina sentit ses yeux se mouiller.

Dès que les deux jeunes filles firent leur entrée dans les salons, elles furent très entourées. Puis, peu à peu, sans trop savoir comment, Calina se trouva repoussée hors du cercle que formaient tous ceux qui voulaient parler à sa cousine.

«Je trouve toute cette comédie assez répugnante, pensa-t-elle. Parce que ces gens-là pensent qu'Elisabeth est riche à millions, ils sont prêts à lui lécher les pieds ! L'argent gâche tout ! »

A ce moment-là, il y eut une sorte de remous vers l'entrée, tandis qu'un murmure surexcité allait de groupe en groupe. Le prince de Galles venait d'arriver !

La duchesse de Rosstown tint à lui présenter celle qu'elle prenait pour Calina Dalton. Avec curiosité, la véritable Calina s'approcha pour entendre ce qu'allait dire Son Altesse à sa cousine.

— J'ai été navré d'apprendre la mort de votre père, mademoiselle Dalton. Sir Arthur Dalton était l'un de mes vrais amis, je lui ai souvent demandé des conseils et n'ai eu qu'à me féliciter de les avoir suivis.

Dans la salle de bal, l'orchestre attaqua un quadrille. Si Elisabeth fut immédiatement invitée, Calina se retrouva sans cavalier. Elle eut l'intelligence de ne pas s'en plaindre.

«Mieux vaut faire tapisserie plutôt que d'être dans les bras d'un homme qui ne songe qu'à évaluer le compte en banque de celle qu'il fait danser ! »

Au quadrille succéda une valse. Cette fois, un jeune homme vint inviter Calina. Tout en virevoltant sur la piste, elle surveillait la porte. Elle put ainsi voir Oliver de Stonewalk faire son entrée.

Comme elle l'avait prévu, il paraissait furieux - même s'il réussissait plus ou moins à le dissimuler.

Il attendit cependant la fin de la valse pour se précipiter sur Élisabeth. L'arrachant littéralement à son cavalier, il jeta :

— A mon tour, maintenant !

Chapitre 4

À la fin de la soirée, lorsque la femme d'un diplomate qui se trouvait en mission à l'étranger demanda à Calina s'il y avait de la place pour elle dans sa voiture, la jeune fille lui répondit en souriant :

— Ce sera avec le plus grand plaisir que ma cousine et moi-même vous ramènerons chez vous.

— Merci infiniment !

— Je vous en prie.

— Cela ne vous obligera pas à faire un grand détour, pour la bonne raison que j'habite tout près de l'hôtel particulier des Dalton. Mon cocher a un mauvais rhume et il vaut mieux qu'il ne sorte pas en ce moment.

Calina se dit qu'elle tenait là un bon prétexte pour déjouer les éventuelles manigances d'Oliver de Stonewalk. Ce dernier était en effet tout à fait capable de déclarer qu'il allait les ramener...

«Je lui dirai que nous avons une passagère. Il ne pourra tout de même pas insister, à une heure avancée de la nuit, pour revenir seul avec Elisabeth ! »

Mais à sa grande surprise, Oliver de Stonewalk ne tenta aucune manœuvre.

Dans la voiture qui les ramenait vers Park Lane, leur passagère se mit à babiller sans fin. Calina lui donnait la réplique, tout en s'étonnant de trouver sa cousine bien silencieuse.

«Elle a peut-être mal aux pieds... Elle n'a pas manqué une danse ! »

Une fois de retour chez elle, Calina s'empessa d'aller jeter un coup d'œil aux nombreuses invitations que l'on avait apportées dans la soirée. Sans même lui dire bonsoir, Elisabeth monta directement dans sa chambre.

«Je me demande ce qu'elle a ! se dit Calina. Ou bien quelque chose la tracasse, ou bien elle m'en veut ! »

Comme elle se sentait un peu lasse, elle aussi, elle ne tarda pas à l'imiter. Après s'être préparée pour la nuit, elle se mit au lit et s'endormit aussitôt.

Ce fut Elisabeth qui la réveilla le lendemain matin en tirant les rideaux.

— Il est déjà dix heures, lui dit-elle. Et j'ai à te parler...

— Es-tu fâchée contre moi ?

— Quelle idée !

— Ah, bon ! Tant mieux ! s'exclama Calina. Hier, je t'ai trouvée bizarre.

Je me posais des questions... Je pensais avoir dit quelque chose qui t'avait déplu. Puis j'ai mis ton attitude sur le compte de la fatigue. D'autant plus que je tombais moi-même de sommeil.

Calina observa sa cousine en silence avant de déclarer :

— Tu ne donnais pas l'impression de vouloir bavarder...

— Je n'avais envie de parler à personne. J'essayais d'oublier ce qui s'était passé chez les Rosstown...

En soupirant, elle vint s'asseoir au bout du lit de sa cousine.

— ... malheureusement, je n'y parviens pas ! termina-t-elle.

— Raconte !

— Eh bien, il m'a demandée en mariage.

— Cela t'étonne ? Moi, j'aurais pensé qu'il s'y serait pris plus tôt.

— Oui, nous savions que cela ne pouvait pas manquer d'arriver...

— Comment cela s'est-il passé ?

— Eh bien, il est arrivé chez les Rosstown très en colère...

Calina ne put s'empêcher de rire.

— C'était à prévoir ! Le majordome lui a appris que nous étions déjà parties, et il a alors compris que nous nous étions arrangées pour l'éviter.

— Cela ne lui a pas plu.

— Écoute, nous ne sommes pas à la disposition de ce monsieur !

— C'est pourtant ce qu'il croit. Il m'a pratiquement arrachée des bras de mon cavalier et m'a fait danser. Quand l'orchestre s'est tu, je me suis écartée de lui et ai voulu aller vers le buffet. Il m'a alors saisie par le poignet et m'a entraînée presque de force dans un petit salon.

Calina pâlit.

— Mon Dieu ! Tu devais être morte de peur !

— Pas vraiment, car il y avait beaucoup de monde chez les Rosstown. S'il avait eu des gestes inconvenants, j'aurais toujours pu crier...

— Ta réputation aurait été perdue !

Élisabeth examina sa cousine d'un air pensif avant de demander :

— La mienne ? Ou la tienne ?

Calina eut un sourire sans joie.

— La tienne comme la mienne.

— Il a fermé la porte et s'est adossé au battant pour m'empêcher de fuir.

— Cet homme se croit vraiment tout permis !

— Puis il a déclaré : « Calina, je n'ai qu'un seul désir : vous épouser. Je vous aime, je sais que vous m'aimez... et nous allons être très heureux. Vous êtes celle que j'ai attendue toute ma vie ! »

— J'espère que tu lui as répondu, d'un ton catégorique, que tu ne voulais pas de lui !

— Si je m'étais écoutée, je lui aurais dit avec mépris que j'y voyais clair dans son jeu. J'aurais bien aimé pouvoir lancer : « Vous êtes le plus abject, le plus cupide des individus. Seuls mes prétendus millions vous intéressent ! » Mais je n'ai pas voulu me montrer trop désagréable.

— Tu aurais dû.

— Non, car c'est le genre d'homme qui, s'il s'estime insulté, peut très bien se venger. Non seulement sur moi, mais également sur toi.

— C'est bien possible... murmura Calina en hochant la tête d'un air songeur.

— J'ai donc fait preuve de diplomatie. Tout d'abord, je l'ai remercié de me témoigner un tel intérêt, et ensuite je lui ai dit avec toute la fermeté voulue que je ne souhaitais pas me marier maintenant.

— Très bien !

— Si tu crois que cela a suffi à le décourager! Il a essayé par tous les moyens de me faire changer d'avis. «Nous sommes faits l'un pour l'autre, ma chère Calina... Cela, je l'ai deviné dès le premier instant que je vous ai vue ! »

— Et je suppose qu'il se tenait toujours devant la porte pour t'empêcher de sortir?

— Bien entendu.

— Quel odieux individu !

— Il a eu le front de souligner tous les avantages qu'il y avait pour moi à devenir la femme d'un homme aussi lancé dans la haute société que lui.

— Tu avais refusé formellement sa demande en mariage, et il continuait à insister?

— Mais oui! Il agissait comme si mon opinion ne comptait pas !

— C'est invraisemblable! Un entêtement pareil... Oui, cet homme est odieux!

— Ce n'est pas encore fini! Figure-toi qu'il a tenté de me passer une bague de fiançailles au doigt. Un assez joli bijou ancien qui, je le suppose, a dû appartenir à sa mère. Bien entendu, je n'en ai pas voulu.

— Il a insisté ?

— Évidemment! J'ai de nouveau refusé. De guerre lasse - et de mauvais gré -, il s'est enfin décidé à remettre la bague dans sa poche, après m'avoir annoncé que je la porterais demain et que nous annoncerions nos fiançailles au monde entier!

— Mon Dieu !

— Je ne pouvais tout de même pas répondre que même s'il était le dernier homme sur terre, je refuserais encore de l'épouser... Je me suis contentée de répéter que je ne voulais pas me marier maintenant, puis j'ai profité d'un moment où il s'était éloigné de la porte pour m'enfuir.

— Tu as bien fait!

— J'ai regagné la salle de bal, et j'ai tout de suite été invitée à danser. Malheureusement, il m'a suivie et, comme il l'avait déjà fait une fois, il m'a arrachée aux bras de mon cavalier!

Calina joignit les mains.

— C'est terrible! Je ne peux pas m'imaginer aux prises avec un homme pareil... La situation est déjà bien difficile pour toi! Si tu savais combien je te suis reconnaissante d'avoir accepté de prendre ma place, ma chère Elisabeth !

Cette dernière baissa la tête d'un air découragé.

— Je ne parviendrai jamais à m'en débarrasser. Il va revenir à l'attaque, c'est sûr et certain ! Je le crois prêt à tout pour arriver à ses fins.

— Il ne peut quand même pas t'enlever et t'obliger à devenir sa femme !

— Il en est capable. Je te l'ai dit: il est prêt à tout ! Même à me droguer pour me traîner à l'autel.

— Quoi? s'écria Calina avec incrédulité.

— Oh, oui ! Et lorsque je reprendrai mes esprits, je découvrirai avec horreur que je suis liée jusqu'à la fin de mes jours à un être que j'abhorre et que je méprise.

Elle secoua la tête avec désespoir.

— J'ai peur de lui... Je ne sais pas ce que je donnerais pour ne jamais le revoir.

La réaction de sa cousine surprenait Calina.

«Elle a déjà vingt-quatre ans, elle a l'habitude d'être courtisée... J'ai bien vu que cela ne lui déplaisait pas, lorsque nous étions sur la Côte d'Azur ou la Riviera, de recevoir des compliments extravagants comme seuls les Français ou les Italiens savent les tourner. »

Elle s'efforça de calmer Élisabeth.

— Ne t'inquiète pas trop. Si les choses se gâtent, nous pourrions toujours partir.

— Il me suivra.

— Le monde est suffisamment vaste pour que nous trouvions un endroit où il ne pourra pas te retrouver.

Élisabeth réfléchissait.

— Certes, il existe bien un moyen infaillible pour le décourager !

— Lequel?

— Il suffirait que je lui avoue que je ne suis pas la riche Calina Dalton... Je suis sûre qu'il tournerait immédiatement les talons.

Calina joignit les mains.

— Je t'en supplie, Élisabeth ! Ne le mets pas au courant de notre petit subterfuge !

Elle paraissait terrifiée.

— Je ne saurais pas lui résister, il est trop autoritaire, trop rusé... Je me retrouverai unie à lui pour le pire sans même avoir compris ce qui m'arrive !

Élisabeth l'embrassa.

— N'aie pas peur... Je vais essayer de lui résister. Mais je t'assure que ce n'est pas facile !

— Je m'en rends compte.

— Pour moi, la saison a perdu tout son attrait.

— Pourquoi n'irions-nous pas passer quelques jours à la campagne ? suggéra Calina. Il fait si beau en ce moment !

— Mais le manoir est-il habitable ?

— Bien sûr. Il était en parfait état il y a trois ans, il n'y a aucune raison

pour qu'il ne le soit plus aujourd'hui. Et le secrétaire nous a dit l'autre jour qu'il avait engagé des domestiques.

— J'avoue que je ne serais pas fâchée de mettre une certaine distance entre M. de Stonewalk et moi, admit Élisabeth. Et nous pourrions profiter de notre séjour à Southwell pour courir les antiquaires et les salles de vente de la région afin de remplacer les tableaux qui ont été volés.

Le visage de Calina s'assombrit.

— Sans parler de l'argenterie George III dont mon père était si fier !

— Nous aurons de quoi nous occuper !

— Je me souviens que j'accompagnais souvent ma mère chez les brocanteurs. Nous dénichions toujours de jolis objets au milieu d'un capharnaüm sans nom.

Élisabeth parut enfin se rasséréner.

— Et nous serions loin, bien loin de cet horrible Oliver de Stonewalk ! Pourvu que personne ne lui apprenne où nous sommes !

— Nous n'aurons qu'à donner des instructions très claires au secrétaire et au majordome. M. de Stonewalk ne pourra jamais imaginer que nous sommes parties à la campagne quand les fêtes se succèdent à Londres... Il pensera plutôt que nous sommes retournées à Paris.

Élisabeth avait déjà retrouvé son sourire.

— Je serais si heureuse de revoir le manoir de Southwell ! Mais cela m'ennuie de te priver de tous ces bals... Hier, tu avais beaucoup de succès. J'ai vu que tu étais entourée de charmants jeunes gens.

Calina éclata de rire.

— Si tu crois qu'ils s'intéressent à moi, tu te trompes ! Ils n'ont d'yeux que pour toi et ta prétendue fortune. Et comme ils savent que je suis ta cousine, ils espèrent, en devenant mes amis, pouvoir t'approcher plus facilement.

Là-dessus, elle se leva d'un bond.

— Trêve de discussions ! Puisque notre décision est prise, inutile de nous attarder plus longtemps à Londres. Nous allons partir aujourd'hui même !

Élisabeth ne protesta pas, bien au contraire !

— À quelle heure ? demanda-t-elle.

— En fin de matinée ! répondit Calina.

Elle alla tirer un cordon de soie rouge.

— Je vais demander aux femmes de chambre de préparer nos bagages. Nous n'aurons même pas besoin d'annoncer où nous allons... Pour éviter toute indiscretion, nous dirons tout simplement à M. Witney que nous sommes invitées à passer quelques jours chez des amis. Inutile de lui laisser une adresse...

— Les domestiques du manoir risquent de lui apprendre notre arrivée.

Calina avait réponse à tout.

— Mais non ! Ils penseront qu'il est déjà au courant.

— Et toutes les invitations qui nous attendent ?

— Bah, il suffira de répondre que nous sommes désolées de ne pouvoir les

accepter. M. Witney se chargera de cela... n'est-ce pas le travail d'un secrétaire ?

Les deux jeunes filles partirent vers midi, dans une élégante berline de voyage tirée par quatre chevaux gris parfaitement assortis.

Calina savait mener un attelage, mais comme elle ne se sentait pas très sûre d'elle en ville, elle préféra laisser les rênes au groom qui les accompagnait.

— Vous vous arrêterez pour que nous déjeunions à l'auberge du Renard Rouge, qui se trouve à environ une heure de route, lui dit-elle.

— Très bien, mademoiselle.

Il faisait un temps magnifique et le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Après avoir fait un excellent déjeuner à l'auberge où, autrefois, sir Arthur Dalton ne manquait jamais de s'arrêter, les deux voyageuses reprirent leur route.

Cette fois, c'était Calina qui menait l'attelage. Sa cousine, qui s'était assise à côté d'elle, respirait à pleins poumons.

— Si tu savais combien je suis contente d'aller à la campagne ! s'exclama-t-elle.

— Ma foi, moi aussi. Mais je vais certainement avoir un petit pincement au cœur en revoyant ce manoir où j'ai été si heureuse lorsque j'étais enfant et que mes parents vivaient toujours.

Elisabeth lui tapota gentiment la main.

— Tu as été très courageuse depuis la mort de ton père.

Calina réprima un sanglot.

— Par moments, je me sens bien seule au monde !

— Et moi ? Je ne compte pas ? lui demanda sa cousine, gentiment grondeuse.

— Sans toi, ma chère Elisabeth, je ne sais pas ce que je serais devenue !

— Si ton père peut te voir, il doit être fier de toi. Tu as su parfaitement organiser ton existence. Tu as même réussi à tenir à distance les coureurs de dot !

Calina retrouva son sourire.

— Oui... Mais c'est toi qui as dû les affronter, ma pauvre Élisabeth ! La seule chose que je souhaite maintenant, c'est que cet horrible M. de Stonewalk soit puni pour toutes les misères qu'il t'a faites.

— Ce ne serait que justice.

— Nous allons vite l'oublier ! Et un jour, tu rencontreras un charmant jeune homme...

— Toi aussi !

— Nous nous marierons et nous serons très heureuses. Aussi heureuses que mes parents l'ont été.

Les prés verdoyants où paissaient des moutons ondulaient à perte de vue sous un ciel pur. De temps en temps, Calina remettait ses chevaux au pas pour traverser un village dont les cottages coiffés de toits de chaume se massaient

autour d'une église à la tour massive.

— Qu'y a-t-il de plus joli que ces paysages paisibles ? s'exclama-t-elle avec enthousiasme.

— Il est vrai que la campagne anglaise est fort pittoresque. On a parfois l'impression que rien n'a bougé ici depuis des siècles.

Ce fut avec beaucoup d'émotion que Calina revit la longue allée bordée de chênes centenaires qui conduisait à un ravissant manoir datant du début du XVIII^e siècle.

Elle se tourna vers sa cousine.

— Ici, je pense que nous pouvons reprendre nos véritables identités.

— C'était ce que j'allais justement te proposer. Ce n'est pas à Southwell que nous risquons d'être assiégées par les coureurs de dot !

Lorsque la jeune fille arrêta la voiture devant le perron en pierre encadré par deux lions sculptés, un digne majordome ouvrit la porte et les regarda avec surprise.

— Bonjour, mesdemoiselles, dit-il enfin.

— Je suis Mlle Dalton et voici ma cousine, Mlle Brentwood, lui dit Calina.

Sidéré, il resta pendant quelques instants sans mot dire. Puis il retrouva sa voix.

— Mon Dieu ! Mademoiselle Dalton ! Pourquoi ne pas nous avoir prévenus de votre arrivée ?

— Nous n'en avons pas eu le temps pour la bonne raison que nous avons seulement pris notre décision ce matin.

— Bienvenue au manoir, mademoiselle Dalton. Je vais tout de suite prévenir les cuisines, les femmes de chambre... Avez-vous déjeuné ?

— Oui, oui. Nous nous sommes arrêtées en route.

Le majordome parut soulagé.

— J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Excellent. Merci...

Calina descendit de voiture et tendit les rênes au groom.

— Les écuries sont là-bas, dit-elle en indiquant les bâtiments bas couverts d'ardoises qui s'élevaient un peu à l'écart. J'espère que vous trouverez quelqu'un pour vous aider.

— Bien sûr, mademoiselle, dit le majordome. M. Witney a engagé trois palefreniers.

Là-dessus, il s'inclina de nouveau.

— Je m'appelle Briggs, mesdemoiselles.

Calina lui serra la main.

— Bonjour, Briggs.

Le majordome s'inclina une troisième fois.

— Bienvenue au manoir de Southwell, mademoiselle Dalton, répéta-t-il.

— Merci, Briggs.

Pendant que deux valets déchargeaient les bagages des voyageuses, Calina

gravit le perron et pénétra dans le hall. Ce fut avec un serrement de cœur qu'elle s'aperçut que les deux toiles qui encadraient la cheminée monumentale avaient disparu. Étant enfant, elle passait des heures à contempler ces tableaux de Francis Barlow qui représentaient des paysages romantiques pleins de fleurs et d'oiseaux.

« Et il a fallu que ce soient justement ceux-là que les voleurs emportent ! »

Le majordome, qui l'avait suivie, déclara en hochant la tête d'un air désolé :

— Les gardiens m'ont dit qu'il y avait là deux très jolis tableaux, mademoiselle.

— C'est la vérité. Ces bandits en ont-ils emporté d'autres ?

— Non. Ils n'ont pris que ceux-là. Mais ils ont également fait main basse sur de très belles pièces d'argenterie qui, paraît-il, étaient exposées dans ces vitrines.

— Oui, c'est ce que l'on m'a dit.

— Les voleurs sont partis avec relativement peu de chose, en fin de compte. Cela aurait pu être pire !

— Je le suppose...

— Ils auraient pu faire main basse sur les tableaux du salon. Grâce au ciel, ils n'y ont pas touché ! Pas plus qu'à la collection de tabatières, qui, d'après le régisseur, est sans prix.

— C'était également l'avis de mon père.

Un peu plus tard, quand Élisabeth se retrouva seule avec sa cousine, elle la félicita d'avoir su faire preuve d'un tel sang-froid.

— Je m'attendais, je te l'avoue, à ce que tu pousses des exclamations horribles en voyant tout ce qui manquait dans le hall.

— J'ai préféré garder mon indignation pour moi.

La jeune fille soupira.

— Mais j'ai été consternée en voyant que les deux œuvres de Francis Barlow que j'aimais tant avaient disparu.

— Ces toiles étaient charmantes.

— Si tu savais combien de temps j'ai passé devant, étant enfant ! J'en connaissais chaque détail...

La jeune fille eut un geste de la main.

— Tout cela fait désormais partie du passé ! À quoi bon se lamenter ? Il ne me reste plus qu'à agir comme l'aurait fait mon père...

— C'est-à-dire ?

— Tenter de remplacer les tableaux de Francis Barlow par d'autres. Et essayer de trouver de l'argenterie George III, une tâche moins aisée !

— Ce sera surtout très cher.

Calina esquissa un sourire triste.

— Tu sais bien que la richissime Mlle Dalton peut s'offrir tout ce qu'elle veut !

— Pourquoi parles-tu avec une telle amertume, ma chère Calina ?

— Parce que l'argent ne fait pas le bonheur... J'ai pu mesurer la véracité de

ce dicton !

Il était cinq heures de l'après-midi et les deux jeunes filles commençaient à prendre le thé quand le majordome vint leur annoncer que le régisseur souhaitait parler à Mlle Dalton.

— Je vais le recevoir tout de suite, dit Calina. Faites-le entrer, Briggs, s'il vous plaît.

— Bien, mademoiselle.

Quelques instants plus tard, le majordome introduisait le régisseur.

— Si vous saviez combien cela me fait plaisir de vous revoir, mademoiselle ! s'exclama ce dernier.

Sa voix changea.

— J'ai été navré d'apprendre la mort de sir Arthur Dalton. Quel choc ! Dans la région, tout le monde le regrette beaucoup. Me permettez-vous, mademoiselle, de vous présenter mes sincères condoléances ?

Calina lui serra la main avec chaleur.

— Merci, monsieur Waston. Merci !

— Vous savez que nous avons reçu la visite des voleurs ?

— Vous m'aviez prévenue, et j'ai pu m'en rendre compte. Ma cousine et moi allons courir les antiquaires pour tenter de remplacer les tableaux manquants. Je crains qu'il ne soit beaucoup plus difficile de retrouver de l'argenterie ancienne de la qualité de celle qui a disparu.

— En accord avec M. Witney, j'ai engagé des valets jeunes capables de manier un pistolet. Il y en a désormais deux de faction pendant la nuit.

— Parfait !

— Le manoir est maintenant beaucoup mieux gardé et tout ce que je souhaite, c'est que ce vol soit le premier et le dernier.

— Espérons-le !

— Il paraît que le nouveau comte de Merryfield a l'intention de vendre une partie des collections familiales. C'est du moins ce que j'ai entendu dire... Vous devriez peut-être aller jeter un coup d'œil là-bas ? Avec un peu de chance, vous découvrirez de quoi remplacer ce que l'on vous a pris ?

Calina fronça les sourcils.

— Si je ne me trompe, le château de Merryfield n'est pas très éloigné d'ici ?

— Il se trouve à environ une vingtaine de kilomètres de Southwell, mademoiselle.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Pourquoi le comte veut-il vendre ses collections ?

— Pour la bonne raison que le défunt comte est mort ruiné. Son fils, qui se trouvait à l'étranger depuis plusieurs années, hérite d'un domaine en bien triste état... et de dettes.

— Oh !

— Pour payer celles-ci, le nouveau comte de Merryfield n'a pas d'autre

solution que de se séparer des meubles, des tableaux et des objets d'art qui faisaient la fierté de ses ancêtres.

— Comme c'est triste !

— Oui, c'est bien triste pour lui, je vous l'accorde, mademoiselle. Mais pour vous, n'est-ce pas une occasion unique de trouver de fort belles choses ? Les collections des Merryfield sont très réputées.

— Eh bien, nous irons là-bas voir ce qu'il y a à vendre ! Voilà une excellente suggestion, monsieur Waston. N'est-ce pas, Élisabeth ?

— Je suis tout à fait de ton avis.

Calina nota avec plaisir que sa cousine paraissait beaucoup plus détendue depuis qu'elles étaient arrivées à Southwell.

«Cet horrible Oliver de Stonewalk a complètement gâché les quelques jours que nous avons passés à Londres. Nous qui étions si contentes d'aller au bal et de nous amuser... Nous n'aurons pas profité longtemps de la saison ! »

Le déplaisant personnage qui n'arrêtait pas de harceler Élisabeth allait être bien déçu en apprenant qu'elle avait disparu !

«Je n'ai dit à personne où nous allions, pensa Calina. Il ne risque pas de nous retrouver!»

Chapitre 5

Au cours des jours qui suivirent, les deux cousines se contentèrent de flâner dans le parc ou au bord du lac. Le matin, elles ne manquaient pas, bien entendu, de faire une longue promenade à cheval.

— Je me demande pourquoi nous ne sommes pas venues ici plus tôt, dit un jour Calina. Au fond, nous sommes cent fois mieux à la campagne plutôt que dans les salons londoniens !

— Je suis entièrement de ton avis.

— Il faudrait acheter quelques pur-sang de plus...

Elle alla en parler au responsable des écuries qui s'exclama :

— Mais je ne demande pas mieux, mademoiselle ! J'attendais que vous m'en donniez l'autorisation.

— Oh, vous l'avez ! Dès que vous apprendrez qu'il y a de bons chevaux à vendre, n'hésitez pas !

— Volontiers, mademoiselle ! J'aimerais beaucoup que les écuries redeviennent ce qu'elles étaient du temps de Monsieur votre père.

Le lendemain, de très bonne heure, Calina alla frapper à la porte de sa cousine. Elisabeth, qui venait à peine de se lever, la regarda avec étonnement.

— Tu es déjà debout ?

— Il fait un temps magnifique.

Elisabeth jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— C'est vrai, dit-elle en voyant le ciel bleu. Nous avons de la chance !

— J'en ai assez, chaque fois que je traverse le hall, de voir l'emplacement où étaient suspendus les tableaux que j'aimais tant. Aussi, au lieu de faire notre promenade à cheval habituelle, j'ai pensé que nous pourrions nous rendre au château de Merryfield pour voir ce que le comte peut nous proposer. Ce serait merveilleux s'il avait des toiles de Francis Barlow !

— Mieux vaut en effet ne pas trop attendre pour aller là-bas, car tout risque d'être vendu !

Calina réfléchissait.

— Nous aurions tout intérêt à ne pas dire qui nous sommes. Car si l'on apprend que je suis la fille de sir Arthur Dalton, le millionnaire, les prix vont doubler, tripler ou même décupler !

— Tu as raison. Autant aller là-bas sous un nom d'emprunt.

Calina pouffa.

— Nous commençons à avoir l'habitude de nous cacher sous de fausses identités !

Le visage d'Elisabeth se rembrunit aussitôt.

— Oui... mais je suis loin d'en garder un souvenir agréable. Sais-tu que l'horrible Oliver de Stonewalk vient hanter mes rêves ? Cette nuit encore, il me poursuivait dans un jardin. Je courais de toute la vitesse de mes jambes en me disant que j'étais en train de perdre du terrain, qu'il allait me rattraper... et que j'étais perdue!

— Oublie cet homme! Il est à Londres et ne risque pas d'avoir l'idée de venir nous chercher ici !

— Puisses-tu dire vrai! soupira Elisabeth.

— Essaie plutôt de trouver le nom d'emprunt sous lequel nous nous présenterons au château de Merryfield.

— Que dirais-tu de Brook? suggéra Élisabeth. C'est simple et facile à retenir.

— Va pour Brook! Et au lieu d'être cousines, si nous prétendions être sœurs ?

— Pourquoi pas? Nous nous ressemblons tant que nul ne pourra avoir le moindre soupçon.

Calina sourit.

— Nous serons donc aujourd'hui les sœurs Brook. Deux demoiselles qui cherchent quelques jolis objets pour décorer leur demeure...

— Et si l'on nous demande où nous habitons, que répondrons-nous ?

— Que nous vivons loin d'ici, dans un autre comté.

— Et que faisons-nous dans cette région ? interrogea Élisabeth.

Calina avait réponse à tout.

— Nous sommes venues passer quelques jours chez une amie de pension.

Si elle semblait trouver cette nouvelle mascarade très amusante, Élisabeth paraissait moins enthousiaste.

— Nous allons encore devoir tricher !

— Pas pour bien longtemps ! Et le jeu en vaut la chandelle! Car si nous avons l'air de simples promeneuses, nul ne songera à faire monter les prix de manière ridicule.

— Cela, c'est certain, admit Élisabeth, vaincue.

Une fois prêtes, elles descendirent prendre leur petit déjeuner.

— Vous voilà bien matinales, mesdemoiselles! fit le majordome.

— Nous avons l'intention de faire une promenade, répondit Calina. Pouvez-vous envoyer quelqu'un aux écuries pour demander que l'on prépare la petite chaise de poste, Briggs, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, mademoiselle. Mais pourquoi ne prendriez-vous pas le phaéton? Il est beaucoup plus confortable.

— Nous préférons ne pas nous faire trop remarquer.

— Il est certain que tout le monde se retourne sur le phaéton ! Surtout lorsqu'il est tiré par quatre pur-sang !

— La petite chaise de poste et deux chevaux ordinaires seront parfaits pour ce que nous voulons faire aujourd'hui.

— Ce sera comme vous voudrez, mademoiselle, fit le majordome sans plus chercher à la faire changer d'avis.

Et pourtant, il était évident que les exigences de la jeune fille lui paraissaient fort étranges !

Lorsqu'il sortit de la salle à manger, Calina remarqua avec amusement :

— Je suis sûre que s'il était à notre place, il commanderait toujours les plus beaux attelages pour parader à travers la campagne.

Élisabeth pouffa.

— Tu as raison !

Elles se turent car le majordome revenait déjà avec un plat d'œufs brouillés et une assiette de toasts dorés.

— J'ai envoyé un valet aux écuries, mesdemoiselles. La voiture sera là avant même que vous ayez terminé votre petit déjeuner.

— Merci, Briggs.

Une demi-heure plus tard, les deux cousines prirent la route.

— Je vais mener l'attelage, avait dit Calina au groom.

— Très bien, mademoiselle.

— Savez-vous où se trouve Merryfield ?

— Le responsable des écuries m'a expliqué qu'il fallait prendre la route de Shergam et aller vers l'ouest, mademoiselle. Je n'en sais pas davantage...

— Il faudra se renseigner en cours de route. Autant éviter de se tromper de chemin !

Après avoir tendu les rênes à la jeune fille, le groom avait sauté à l'arrière du véhicule.

Calina obligea les deux anglo-arabes à maintenir le pas pour descendre l'allée. Puis, dès qu'elle desserra ses doigts, ils prirent aussitôt le trot.

— Nous avons beaucoup de chance avec le temps ! s'exclama-t-elle. Depuis notre arrivée à Southwell, il se maintient au beau.

— Pourvu que cela dure !

— Si le château de Merryfield n'est pas à plus de vingt kilomètres, nous ne sommes pas pressées. Je suggère que, avant de nous présenter là-bas, nous nous arrêtions pour faire un léger repas. Nous trouverons bien une auberge !

— Tu penses déjà au déjeuner alors que nous venons à peine de nous lever de table !

— Le temps que nous arrivions à Merryfield, tu commenceras à avoir faim. Que paries-tu ?

En riant, Calina ajouta :

— Mon père t'aurait dit qu'il vaut mieux ne pas avoir l'estomac dans les talons au moment de conclure une affaire. Il nous faudra des forces si le comte de Merryfield nous propose de visiter le château de fond en comble !

— Ne t'attends pas à ce qu'il te fasse les honneurs de sa demeure. Je pense plutôt qu'un valet nous amènera dans les pièces où auront été réunis les objets

qui sont à vendre.

— Bah, nous verrons bien !

Les chevaux ne demandaient qu'à aller bon train et Calina les laissa prendre le grand trot.

— J'ai toujours admiré la manière dont tu sais mener un attelage, dit Élisabeth. J'en serais bien incapable !

— J'avais dix ans la première fois que mon père m'a proposé de tenir les rênes. Je me suis piquée au jeu...

— Et maintenant, tu en remontrerais aux cochers les plus chevronnés !

— Ma foi...

Le rire cristallin de Calina retentit de nouveau.

— Me traiterais-tu de charretier ?

Élisabeth se joignit à son hilarité.

— Non. De cocher !

— Si tu crois me vexer... Tu sais, je prends cela comme un compliment !

— C'en est un, mademoiselle Brook, rétorqua Élisabeth en se joignant à son hilarité.

Son rire mourut très vite sur ses lèvres, et ce fut avec inquiétude qu'elle enchaîna :

— N'oublions surtout pas nos nouvelles identités ! Ni que nous sommes sœurs...

— Ne t'affole pas à l'avance. Je ne pense pas que l'on nous posera beaucoup de questions. Et puis nous ne resterons pas bien longtemps au château !

Il n'était pas encore tout à fait midi quand elles arrivèrent en vue d'une auberge qui se reflétait dans une grande mare à canards. Avec ses colombages, ses fenêtres à meneaux et son toit de chaume, elle n'aurait pas pu être plus romantique.

— C'est charmant ! s'exclama Calina. Nous allons nous arrêter là pour déjeuner. Qu'en dis-tu, Élisabeth ?

— Volontiers. Nous ne trouverons pas de plus joli endroit !

— Et nous en profiterons pour demander notre chemin.

Sans hésiter, Calina guida l'attelage dans la cour. Aussitôt, un palefrenier se précipita.

— Pouvez-vous occuper des chevaux pendant que nous déjeunons ? lui demanda la jeune fille.

— Bien entendu, madame.

— Il faudra les faire boire.

Il parut presque choqué.

— Naturellement ! Vous pouvez compter sur moi pour que je les soigne comme il faut.

Pendant que le groom se dirigeait vers les cuisines, les deux jeunes filles entrèrent dans une salle au plafond bas.

— Quelles poutres énormes ! s'exclama Élisabeth en levant les yeux. Cette

maison doit être très ancienne.

Comme il était relativement tôt, elles étaient les seules clientes. L'aubergiste les accueillit aimablement et leur proposa de s'asseoir à une table située près d'une fenêtre qui donnait sur le jardin.

— Que puis-je vous servir, mesdames ?

— Quelque chose de très léger, s'il vous plaît. Qu'avez-vous à nous proposer ?

— Que diriez-vous d'un peu de rosbif avec de la salade ?

— Ce serait parfait.

Il hésita.

— Pour boire, je ne vous offre pas de bière...

Les deux cousines, qui étaient toujours de très bonne humeur, éclatèrent de rire.

— Non, merci, fit Calina qui avait enfin retrouvé son sérieux. Donnez-nous simplement une carafe d'eau.

— Très bien, mesdames.

Il leur apporta deux assiettes sur lesquelles étaient disposées plusieurs tranches de viande et de fromage, ainsi qu'un saladier de laitue toute fraîche.

— Cela vous suffira-t-il, mesdames ?

— C'est parfait, assura Élisabeth.

Après avoir fait honneur à ce repas frugal qui se termina par une jatte de fraises savoureuses, Calina demanda l'addition. Elle la trouva si raisonnable qu'elle y ajouta un gros pourboire.

— Merci beaucoup, mesdames ! fit l'aubergiste, visiblement ravi. Nous n'avons guère de clients en ce moment. Et encore moins de clients aussi généreux !

— Peut-être pourrez-vous nous renseigner ?

— Avec plaisir, madame.

— Nous nous rendons au village de Merryfield. Est-il loin d'ici ?

— Vous en êtes à moins d'un kilomètre. Les cottages que vous n'allez pas tarder à voir sont sur le domaine de Merryfield. Je suppose que vous vous rendez au château ?

— C'est cela. Nous avons appris que le comte vendait des meubles et des tableaux.

— Hélas ! Il y est bien obligé s'il veut payer les dettes de son père ! Je ne pense pas qu'il ait reçu grand monde jusqu'à présent.

— Cela nous arrange, fit Calina à mi-voix.

L'aubergiste, qui ne l'avait pas entendue, poursuivit :

— Et pourtant, il faut croire que les gens commencent à savoir que l'on peut faire des affaires au château. Un monsieur qui menait un attelage aussi beau que le vôtre m'a également demandé son chemin un peu avant votre arrivée.

Les deux cousines échangèrent un regard inquiet.

— Si quelqu'un nous a précédées là-bas, il ne va pas rester grand-chose à

vendre ! murmura Calina.

— Nous aurions dû venir plus tôt, fit Elisabeth.

L'aubergiste prit un air rassurant.

— Ne vous inquiétez pas, mesdames! D'après ce que l'on m'a raconté, milord a l'intention de brader pratiquement tout ce qu'il possède !

— Quel dommage ! s'exclamèrent les deux cousines de la même voix.

L'aubergiste parut très surpris.

— J'aurais pensé que cela allait vous faire plaisir! Si vous êtes venues par ici, c'est bien pour acheter des vieux meubles ?

— Certes! Mais...

Calina s'interrompt, car elle se rendait compte qu'elle ne parviendrait pas à se faire comprendre. Comment, en effet, expliquer qu'elle était prête à acheter des objets en provenance du château, tout en se désolant de voir celui-ci se vider peu à peu de son contenu ?

Préférant ne pas se lancer dans un dialogue de sourds, elle se contenta de demander :

— Pouvez-vous avoir l'amabilité de nous indiquer où se trouve la demeure du comte de Merryfield ?

— Ce n'est pas difficile. Vous n'avez qu'à traverser le village et, deux ou trois cents mètres après, vous verrez sur votre gauche une grande grille qui reste ouverte de nuit comme de jour. C'est là !

— Merci beaucoup.

— Vous ne pouvez pas vous tromper !

Cinq minutes plus tard, les deux jeunes filles reprenaient leur route.

— Tu as raison, nous aurions dû venir plus tôt, dit Calina. C'est stupide d'avoir attendu plusieurs jours... Le monsieur dont nous a parlé l'aubergiste est capable d'avoir acheté tout ce que j'aurais acheté moi-même !

— Bah! Tu trouveras autre chose. Et si rien n'est à ton goût, nous n'aurons qu'à aller chez les antiquaires de Cambridge.

Elles étaient arrivées au village. Tous en menant les deux anglo-arabes avec expertise, Calina examinait les cottages qui s'élevaient au bout de petits jardins où l'on voyait plus de légumes que de fleurs.

— Ces maisons sont très jolies. Mais elles auraient bien besoin d'être réparées et repeintes, remarqua-t-elle.

— Si le nouveau comte est ruiné, comment veux-tu qu'il puisse se permettre d'entreprendre les travaux nécessaires ?

— Ce serait difficile, je suppose...

Comme la voiture, pourtant bien suspendue, venait de tressauter sur un nid de poule, elle s'exclama :

— Même la route est mal entretenue !

Les indications de l'aubergiste avaient été très précises. Après avoir traversé le village, Calina vit de hauts piliers en pierre recouverts de lierre. Les impressionnantes grilles en fer forgé étaient ouvertes, en effet... Et elles devaient toujours le rester car elles semblaient tordues sur leurs gonds.

— Il y a, là aussi, beaucoup à faire, remarqua la jeune fille.

Une allée interminable, bordée d'une triple rangée d'arbres, conduisait au château dont on apercevait les toitures dans le lointain.

L'allée était bien entendu en mauvais état. Quant aux pelouses, elles n'étaient plus que des champs de mauvaises herbes et de ronces.

Calina fronça les sourcils en voyant à distance un élégant attelage en travers de l'allée.

— C'est probablement la voiture de celui qui nous a précédées !

Elle retint ses chevaux et mit ses mains en porte-voix pour crier :

— Pouvez-vous dégager le chemin, s'il vous plaît !

Lorsque la portière de la voiture s'ouvrit, Élisabeth laissa échapper une exclamation horrifiée. Car l'homme qui venait d'apparaître n'était autre qu'Oliver de Stonewalk !

Sidérée, Calina le vit s'approcher, tandis qu'Élisabeth semblait se recroqueviller sur son siège.

Sans même se donner la peine d'ôter son chapeau, il lança dans un ricanement :

— Ah, ah ! Vous devez être plutôt surprises de me trouver là !

— Votre voiture nous empêche de passer, fit Calina d'un ton glacial.

En guise de réponse, il haussa les épaules.

— Laissez-nous passer, voyons ! insista-t-elle. Vous n'avez qu'à vous mettre sur le côté !

— Je veux Calina. Et je l'aurai !

Là-dessus, il saisit Élisabeth par la taille et, de force, la fit descendre de voiture.

— Ne me touchez pas ! hurla la jeune fille.

Le sang de Calina ne fit qu'un tour.

— Lâchez-la immédiatement ! ordonna-t-elle. Lâchez-la !

— Vous n'avez pas entendu ? J'ai dit que je la voulais. Je l'aurai !

— Ne me touchez pas ! répéta Élisabeth avec désespoir.

Elle se débattait de toutes ses forces, mais il la maintenait solidement et la lutte était par trop inégale.

Il se remit à ricaner.

— A Londres, vous avez réussi à me fuir, ma toute charmante... Je vous assure qu'il n'en sera pas de même à la campagne.

Le jeune groom, qui devait sommeiller à l'arrière du véhicule, s'aperçut à ce moment-là qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il jaillit comme un diable hors de sa boîte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Calina, qui tenait le fouet de la main droite, voulut l'employer pour séparer Oliver de Stonewalk et sa cousine. Mais les chevaux avancèrent au même moment, si bien qu'au lieu de toucher leur agresseur à l'épaule comme elle en avait eu l'intention, elle le frappa violemment à l'œil gauche.

Il laissa échapper un cri de douleur et laissa tomber Élisabeth qui glissa

contre la roue alors que les chevaux avançaient toujours. A son tour, elle hurla...

Le groom, bien réveillé cette fois, comprit qu'il s'agissait d'une agression et qu'il n'y avait pas une seconde à perdre. Il sauta à terre, prit Élisabeth à bras-le-corps et la fit asseoir sur le siège. Puis il donna un bon coup de pied dans le tibia d'Oliver de Stonewalk qui continuait à gémir en se tenant l'œil. Et il reprit sa place.

— Vite, fuyons si nous ne voulons pas avoir d'autres ennuis!

Calina fouetta les chevaux. Pour réussir à contourner la voiture de celui qui était venu persécuter Élisabeth jusqu'au fin fond de la campagne, elle fut obligée de passer sur la pelouse.

Lorsqu'elle rejoignit l'allée, de l'autre côté du véhicule immobilisé, elle mit les chevaux au grand galop et ne ralentit l'allure qu'en entrant dans la cour du château. À ce moment-là seulement, elle se tourna vers sa cousine.

Elle devint toute pâle.

— Mon Dieu! Tu es blessée! Comme tu saignes!

Élisabeth avait soulevé sa jupe jusqu'au genou. Elle avait une plaie béante à la jambe et le sang ruisselait jusqu'à sa bottine.

— J'ai mal... fit-elle dans un sanglot. J'ai horriblement mal.

Pour se faire pardonner de s'être endormi, le groom faisait maintenant du zèle. Déjà, il avait sauté à terre pour s'occuper des chevaux.

Avant de descendre de voiture, Calina lui tendit les rênes.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-elle.

Puis elle se tourna vers sa cousine.

— Ne bouge pas, lui dit-elle. Je vais demander de l'aide.

D'un pas déterminé, elle gravit les marches du perron, souleva le heurtoir et le frappa plusieurs fois. Les coups résonnèrent à l'intérieur... mais personne ne se manifesta. Elle s'apprêtait à soulever de nouveau le marteau quand un homme de haute taille apparut.

Avec ses cheveux bruns en désordre, son visage bien dessiné à la mâchoire volontaire et ses pénétrants yeux gris, il était très séduisant.

— Bonjour, dit-il avec affabilité.

Calina ne perdit pas une seconde.

— Ma sœur est blessée...

Il tressaillit.

— Quoi?

— Cela vient de se produire à l'instant, dans l'allée, par la faute d'une autre voiture. Ma sœur a une vilaine plaie à la jambe et perd beaucoup de sang. Il faudrait appeler un médecin.

Sans perdre une seconde, l'homme descendit quatre à quatre le perron. Suivi par Calina, il se dirigea vers la chaise de poste.

— oh ! fit-il seulement en voyant la jambe d'Elisabeth.

La jeune fille avait le visage couleur craie et ses yeux étaient clos.

— Mon Dieu ! Elle est évanouie ! s'exclama Calina.

— Non, fit Élisabeth d'une voix faible.

L'homme la prit dans ses bras et, avant de l'emmener à l'intérieur, ordonna au groom qui suivait cette scène avec des yeux exorbités :

— Conduisez la voiture aux écuries. Par là... À cette heure-ci, vous devriez trouver un palefrenier pour vous aider.

Calina prit un plaid et le suivit dans le hall.

— Je vais porter votre sœur là-haut, dans l'une des chambres, expliqua-t-il en se dirigeant vers l'escalier à double révolution.

— Vous avez raison, approuva la jeune fille. Ce sera plus facile de la soigner si elle est allongée.

Dans les bras de cet homme jeune et très vigoureux, Élisabeth ne semblait pas peser plus qu'une plume...

Lorsqu'il s'arrêta devant une porte, Calina se précipita pour l'ouvrir. Ils pénétrèrent dans une très jolie chambre au milieu de laquelle trônait un lit à baldaquin dont les colonnes étaient sculptées de fleurs et de feuilles. Il s'apprêtait à y déposer Élisabeth quand Calina l'arrêta.

— Attendez! Laissez-moi tout d'abord déplier ce plaid. Cela évitera de tacher la courteline de sang.

Quelques instants plus tard, Elisabeth était allongée au milieu du grand lit. Ses yeux étaient toujours fermés et elle gémissait.

Après avoir examiné la blessure, le jeune homme déclara :

— Je vais envoyer immédiatement quelqu'un chercher un médecin.

— Cela vaut mieux, murmura Calina. Merci...

— Je vous en prie !

Déjà, il était à la porte.

— Ma femme de charge va venir vous aider. Je pense qu'elle saura mieux que moi comment nettoyer cette vilaine plaie.

Quelques minutes plus tard, une dame âgée vêtue d'une robe en soie noire fit son entrée dans la chambre. Sa taille était ceinte d'une chaîne en argent au bout de laquelle cliquetait un trousseau de clés.

— Milord vient de m'apprendre qu'il y a eu un accident! s'exclama-t-elle en s'approchant du lit sur lequel gisait toujours Élisabeth.

Milord ? Calina en conclut que celui qui les avait reçues n'était autre que le comte de Merryfield.

— La pauvre petite! s'apitoya la femme de charge.

— Ma sœur a été blessée par la roue d'une voiture, expliqua brièvement Calina. Il faudrait désinfecter sa blessure, la panser...

— Milord a envoyé chercher le docteur Pickhill. A mon avis, nous devrions seulement éponger le sang et tenter de l'arrêter de couler. J'ai apporté des serviettes dans ce but...

Après en avoir enveloppé la jambe d'Élisabeth, elle aida Calina à délayer le corset de la blessée.

— Je vais chercher un peu d'eau, dit la femme de charge. Votre sœur a-t-elle soif?

— Peut-être...

— Et vous, mademoiselle ?

— Moi, je ne refuserais pas un verre d'eau.

Après le départ de la femme de charge, Calina prit la main de sa cousine.

— Souffres-tu toujours beaucoup? demanda-t-elle à mi-voix.

— Oui... répondit Élisabeth sans même soulever les paupières.

— Cet horrible Oliver de Stonewalk!

Calina crispa les poings.

— J'espère lui avoir fait très mal à l'œil !

— Si... s'il avait réussi à... à m'enlever, il... il m'aurait obligée à l'épouser.

— Grâce au ciel, tu as pu lui échapper!

— Mais dans quel état !

La femme de charge revint à ce moment-là avec deux verres d'eau. Élisabeth but quelques gorgées avant de se laisser retomber sur les oreillers d'un air épuisé.

Après avoir frappé un coup léger à la porte, le comte de Merryfield entra.

— Voici le docteur Pickhill ! annonça-t-il.

Ce dernier, un homme d'une quarantaine d'années, dit au comte :

— Figurez-vous, Anthony, que j'étais sur le point de partir en tournée quand votre valet est venu me dire qu'un accident venait de se produire au château. Que s'est-il donc passé ?

— Cette jeune fille s'est fait renverser par une voiture alors qu'elle montait l'allée.

Le comte se tourna vers Calina.

— C'est bien ce qui est arrivé à votre sœur, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Calina se contenta de hocher affirmativement la tête, sans juger utile de donner d'autres explications. Mais elle se demandait avec angoisse si Oliver de Stonewalk se trouvait toujours dans les parages...

Déjà, le médecin avait ouvert sa trousse. Élisabeth laissa échapper un cri de douleur lorsqu'il voulut changer sa jambe de position.

— Tsst, tsst! fit-il en fronçant les sourcils. J'espère qu'il n'y a rien de cassé.

Le comte prit Calina par le bras et l'entraîna hors de la pièce.

— Laissez le docteur Pickhill soigner votre sœur avec l'aide de ma femme de charge. Je peux vous assurer que c'est un médecin très expérimenté et qu'il s'arrangera pour la faire souffrir le moins possible.

Une fois sur le palier, il demanda:

— Et si vous me disiez, maintenant, ce que vous veniez faire au château ?

— C'est très simple. Ma sœur et moi avons appris que vous vendiez certains objets anciens... Nous sommes donc venues voir si quelque chose pouvait nous intéresser.

Le comte soupira.

— Presque tout ce qui se trouve dans cette maison est à vendre !

— Est-ce possible? Vous avez l'intention de vider cette superbe demeure de tout ce qu'elle contient?

— J'y suis obligé, hélas ! Que cherchez-vous surtout ? Avez-vous une préférence ?

— Oui. J'aimerais acheter des tableaux et de l'argenterie.

— Les tableaux sont encore tous accrochés aux murs. Vous n'avez qu'à faire le tour des salons et voir ce qui vous plaît. Quant à l'argenterie... J'en ai sorti une partie pour la disposer sur la table et les desserts de la salle à manger.

— Vous devez donc vous séparer de tout ce que vos ancêtres ont accumulé depuis des générations? C'est désolant!

— Oui, c'est désolant, admit-il. Mais il n'y a malheureusement pas d'autre solution.

Calina l'observa d'un air pensif avant de changer de sujet de conversation.

— À quelle époque le château a-t-il été construit? Au début du XVIIIe, je suppose?

— Il a été terminé très précisément en 1619. Et depuis cette date, des Merryfield l'ont toujours occupé.

— J'ai déjà pu admirer le hall et la chambre dans laquelle vous avez amené ma... ma sœur. Vous possédez des meubles splendides.

— Merci, fit-il en s'inclinant avec ironie. Mais puisque nous sommes au premier étage, venez donc visiter les chambres.

Calina le suivit de pièce en pièce. Partout, il y avait des lits à baldaquin, certains dorés. Mais la chambre de maître était la plus belle de toutes, avec son mobilier en citronnier incrusté de nacre et d'argent orné du blason des Merryfield.

— C'est magnifique! s'exclama la jeune fille avec enthousiasme. Vous devez être fier de dormir ici.

Le comte lui adressa un sourire où elle décela une pointe de sarcasme et beaucoup de tristesse.

— Certes... admit-il. Mais pour combien de temps encore ?

— La situation est donc si terrible ?

— Je ne vais pas vous ennuyer avec mes problèmes alors que vous avez déjà tant de soucis avec-votre sœur.

Calina s'approcha de la fenêtre.

— Me permettez-vous de jeter un coup d'œil dehors pour voir si celui qui a causé ce désastre est toujours là ?

— Serait-ce l'homme qui se trouvait dans la voiture bloquant le bas de l'allée un peu plus tôt?

— C'est bien cela. Il s'agit d'un individu peu recommandable et si, par hasard, il venait sonner chez vous, j'espère que vous ne le ferez pas entrer.

— S'il est responsable de l'accident subi par votre sœur, il est certain que je laisserai à la porte!

Le comte croisa les bras.

— Cet homme vous importune donc ? Eh bien, je vous promets qu'il ne s'y risquera pas tant que vous serez toutes deux sous mon toit et sous ma

protection !

Calina lui adressa un sourire.

— Merci.

Elle vit que l'allée était maintenant dégagée.

— Ah, il est parti! s'exclama-t-elle avec soulagement.

— C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

«J'espère que son œil lui fait si mal qu'il va vite rentrer à Londres... se dit Calina. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment il a pu découvrir où nous allions ! »

Après un instant de réflexion, elle devina ce qui avait dû se passer. Dès qu'il avait découvert que la soi-disant Calina Dalton avait quitté Londres,

Oliver de Stonewalk avait remué ciel et terre pour tenter de la retrouver. Il avait découvert sans peine que le manoir de Southwell appartenait à celle que, de gré ou de force, il avait décidé d'épouser.

«Il s'est rendu là-bas... Les serviteurs lui ont appris que nous allions au château de Merryfield, et, pendant que nous flânions tranquillement en route, il s'y est précipité pour nous tendre un traquenard ! »

En la voyant froncer les sourcils, le comte déclara :

— Oubliez cet homme! Je vous promets que vous n'avez absolument rien à redouter de sa part.

— C'était aussi ce que je pensais... murmura-t-elle. Et puis il a brusquement surgi devant nous...

— Je suis là pour vous protéger, insista le comte.

Leurs yeux se rencontrèrent, s'accrochèrent... et Calina sentit son cœur s'affoler, tandis qu'une légère rougeur couvrait ses joues veloutées. Sans bien comprendre pourquoi elle se sentait à ce point troublée, elle baissa la tête.

Après un silence, le comte déclara :

— Je pense que le docteur Pickhill a fini d'examiner votre sœur. Allons voir ce qu'il en est!

Le médecin et la femme de charge sortirent de la chambre d'Élisabeth juste au moment où ils arrivaient.

— Comment va ma sœur? demanda Calina.

— Elle a une très vilaine blessure.

— Rien de cassé ?

— Rien, heureusement ! Je lui ai donné des calmants, mais je crains qu'elle ne souffre beaucoup.

— Pauvre Élisabeth ! s'exclama la jeune fille. Et combien de temps faudra-t-il compter pour que la plaie se cicatrise ?

— Environ un mois, et à condition encore qu'elle ne s'infecte pas - mais j'y veillerai! Pendant une semaine, votre sœur devra rester allongée. Si vous restez au château, je viendrai tous les jours refaire son pansement.

Sur l'instant, Calina ne trouva rien à répondre.

— Il serait préférable d'éviter de la transporter dans son état, ajouta le praticien.

— Il ne faut pas que votre sœur souffre inutilement, déclara le comte. Par conséquent, mieux vaut qu'elle séjourne à Merryfield jusqu'à ce qu'elle puisse rentrer chez elle. Elle sera bien soignée puisque mon ami le docteur Pickhill a déjà proposé de venir tous les jours.

Le médecin hocha la tête.

— Je serais plus rassuré en sachant que la jeune personne que je viens de soigner - et qui s'est montrée très courageuse - ne prend pas de risques. Il est préférable qu'elle reste ici. Je pourrai, en voisin, venir surveiller quotidiennement l'évolution de la cicatrisation.

— Elle ne peut absolument pas voyager en ce moment ? demanda Calina, atterrée.

— Oh, tout est possible, mademoiselle ! Mais comme vient de le dire mon ami Anthony de Merryfield, à quoi bon la faire souffrir inutilement ?

La jeune fille hésita.

— Je serais très heureux de vous avoir toutes deux comme invitées, dit le comte.

Cela acheva de décider Calina.

— Je me rends compte que ce serait en effet la meilleure solution. Comment vous remercier ? C'est vraiment trop gentil de votre part d'héberger deux parfaites inconnues... Je ne connais rien en médecine, mais je dois dire que la blessure d'Elisabeth m'a paru extrêmement grave. Et elle a perdu énormément de sang !

— C'est pour cela qu'elle est aussi faible, dit le médecin. Cependant elle est jeune, en parfaite santé, et elle devrait vite reprendre des forces si elle peut se reposer et s'alimenter correctement. Je reviendrai dans la soirée apporter un cerceau que nous installerons de manière à ce que les draps ne touchent pas sa jambe.

— Je vous suis tellement reconnaissante à tous les deux ! s'exclama Calina. C'est bien simple, je ne trouve pas de mots pour vous remercier...

Après un instant de réflexion, elle reprit :

— Je vais faire une liste de tout ce qu'il nous faut pour quelques jours, et j'enverrai notre groom chercher cela chez... euh, chez nos hôtes.

Elle adressa un sourire lumineux au comte de Merryfield.

— Merci ! Merci infiniment ! dit-elle avec chaleur, tout en se félicitant intérieurement d'avoir eu assez de présence d'esprit pour ne pas dévoiler leur adresse.

« S'il me pose des questions, je pourrai toujours dire que nous séjournions avec des amis au manoir de Southwell », pensa-t-elle.

Et elle crut entendre sa Nanny lui dire d'une voix sévère :

— Mademoiselle Calina, il ne faut jamais mentir ! Car un premier mensonge mène à un second... et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on se retrouve emberlificoté dans une vraie toile d'araignée de contradictions.

C'était exactement ce qui lui arrivait. Et tout cela, simplement parce que sa cousine et elle tentaient d'échapper à l'horrible Oliver de Stonewalk !

Le comte de Merryfield et Calina accompagnèrent le médecin jusqu'à sa voiture.

La jeune fille le remercia de nouveau. Elle aurait voulu lui dire de ne pas lésiner sur le traitement, car elle avait largement les moyens de payer... Mais comment aurait-elle pu parler ainsi devant un aristocrate qui se voyait obligé de vendre ce qu'il possédait pour payer les dettes de son père ?

« Je tâcherai d'avoir un entretien privé avec le docteur Pickhill », se promit-elle.

Celui-ci lui inspirait une confiance absolue. Elle était sûre qu'Elisabeth n'aurait pas pu être entre de meilleures mains que celles de cet homme.

Après le départ du docteur Pickhill, le comte emmena Calina visiter les salons du rez-de-chaussée. Tableaux de maîtres, objets précieux, meubles de prix, argenterie fabuleuse... La jeune fille allait d'émerveillement en émerveillement.

— Je n'en reviens pas ! Vous possédez tant de trésors ! Et vous avez l'intention de vendre tout cela ?

— Il le faut, hélas !

— Serez-vous le premier comte de Merryfield à vous séparer de ce que vos ancêtres ont patiemment réuni ?

— Je le crains. Mais suis-je responsable ? Ce n'est pas moi qui me suis endetté !

A mi-voix, comme pour lui-même, il ajouta en soupirant :

— Mais c'est à moi que revient la tâche de désintéresser les créanciers.

— Ce serait trop dommage de vendre quoi que ce soit. Tel qu'il est, le château est parfait !

— Je le sais. Mais nécessité fait loi !

Avec un visible effort, il poursuivit :

— Mon père a commis l'erreur d'investir pratiquement tout ce qu'il possédait dans deux compagnies. Il n'a demandé conseil à personne, tant il était persuadé de faire des bénéfices énormes. Il pensait vraiment que c'était l'affaire de sa vie. Au lieu de cela, il a tout perdu...

— Ces compagnies ont fait faillite ?

— Pas encore, mais elles ont cessé de verser des dividendes à leurs actionnaires.

— De quelles sociétés s'agissait-il ?

— Tout d'abord d'un important chantier naval, Bridilington & Cie...

— Ce chantier construit de gros paquebots, si je ne me trompe ?

Visiblement surpris, le comte hocha affirmativement la tête.

— C'est bien cela. Mais je le crois au bord du dépôt de bilan.

La jeune fille chercha en vain dans sa mémoire ce que son père lui avait dit au sujet de ce chantier.

« Il m'en a parlé, j'en suis certaine ! Mais en quels termes ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. »

La voix du comte la ramena à l'instant présent :

— Mon père avait également beaucoup investi dans les chemins de fer.

Et, haussant les épaules :

— Il pensait que c'était l'avenir! Il était persuadé qu'il allait gagner des sommes fabuleuses. En fait de sommes fabuleuses, il a tout perdu...

— Mais les trains représentent l'avenir, le progrès! s'exclama Calina, qui savait que son père avait lui aussi mis beaucoup d'argent dans les chemins de fer.

Après un silence, elle ajouta :

— Cependant il s'agit d'un placement à long terme.

— Malheureusement, je n'ai pas le temps d'attendre.

Le visage du comte était devenu très sombre.

Calina désirait l'aider. Pour elle, ce serait si facile! Mais comment pouvait-elle s'y prendre sans froisser cet homme fier et ombrageux ?

Anthony de Merryfield l'emmena ensuite visiter le salon de musique, la salle de bal et la petite chapelle privée.

— Juste sous l'autel se trouve un passage secret conduisant à une cachette.

Il fit jouer une moulure et un panneau de pierre pivota, découvrant un étroit escalier.

— À l'époque de Cromwell, des prêtres et de nombreux personnages importants sont venus se réfugier ici.

— C'est passionnant! s'exclama la jeune fille. J'ai l'impression de feuilleter un livre d'histoire.

— C'était exactement ce que je me disais lorsque j'étais enfant.

— Puis-je vous demander de me faire une grande faveur ?

— Si c'est dans la mesure de mes possibilités, volontiers.

— Vous nous avez accueillies si gentiment, ma sœur et moi...

— Quoi de plus naturel ?

— J'ai l'intuition que, à partir de maintenant, la chance va vous sourire.

Il laissa échapper un rire plein d'amertume.

— Cela m'étonnerait !

— Pouvez-vous me promettre de ne rien vendre avant notre départ? Nous étions venues pour faire quelques achats et cela nous permettra de choisir ce qui nous plaît tranquillement...

Voyant que le comte hésitait, elle poursuivit :

— Nous achèterons probablement beaucoup de choses à très bon prix. J'ai été élevée dans le culte de l'art et je vous promets que nous saurons apprécier ces objets autant que vous les appréciez vous-même. Puis-je avoir votre parole?

Le comte soupira.

— Vous l'avez... Mais il faut que vous compreniez que je ne puis attendre éternellement. Le temps presse ! Le château a besoin d'être restauré. Et si vous avez traversé le village, vous avez pu voir qu'il est en piètre état! Il pleut dans certains cottages, et je ne peux même pas me permettre de faire les réparations indispensables! C'est navrant...

- Un délai d'une semaine, est-ce si long?
- Non, je vous l'accorde, admit-il sans enthousiasme.
- Faites-moi confiance. Tout s'arrangera, j'en suis sûre...

Comme il paraissait sceptique, elle déclara :

— Nous nous connaissons à peine et je parie que vous êtes en train de vous dire que je suis un peu folle !

- Je ne sais que penser, avoua-t-il.
- Faites-moi confiance, répéta-t-elle. Tout va s'arranger...

Il lui adressa un bref sourire.

— Espérons-le. Qui êtes-vous ? Un ange envoyé du ciel ?

Calina eut un frais éclat de rire.

— Je voudrais bien être un ange pour pouvoir aller dans tous les pays du monde d'un coup d'aile...

— Aimez-vous voyager ?

— Beaucoup. Je connais l'Europe, mais je rêve des Indes, du Siam, de la Malaisie... et même de la Chine !

Le comte haussa les sourcils.

— Vous avez envie d'aller aussi loin ? Vous ne craignez pas d'être dépaycée, d'avoir trop chaud, trop froid...

De nouveau, le frais éclat de rire de la jeune fille retentit.

— Je ne suis pas si compliquée !

— Les femmes le sont, en général, murmura le comte d'un air songeur.

— Pas toutes, croyez-moi. Pas toutes...

Ils se mirent à parler de voyages, puis d'art et de littérature. Ils se connaissaient à peine mais se découvraient mille points communs.

« Jamais je ne me suis sentie en tel accord, intellectuellement, avec un homme, pensa Calina. Sauf avec mon père... »

Ils étaient toujours en train de discuter avec animation quand le docteur Pickhill revint avec le léger cerceau spécial qu'il voulait poser au-dessus de la jambe d'Elisabeth.

Tout en accompagnant le médecin dans la chambre de sa «sœur», Calina se dit que la vie réservait de bien étranges surprises. Qui, en effet, aurait pu deviner ce matin quelles allaient être obligées de séjourner au château de Merryfield ?

Élisabeth, toujours sous l'effet des calmants que lui avait administrés le médecin, dormait profondément.

Avant de mettre le cerceau en place, le praticien enduisit la plaie d'un gel presque transparent.

— Je viens de recevoir ce médicament de Londres. Il est tout nouveau et on en dit beaucoup de bien.

Pendant qu'il la soignait, Élisabeth n'ouvrit même pas les yeux.

— Souffre-t-elle ? demanda Calina avec anxiété.

— En ce moment, non.

— Elle a bien de la chance d'avoir un médecin aussi compétent que vous.

— Bah!

— Quant à moi, j'ai bien de la chance de séjourner dans une demeure remplie de tant de belles choses.

— Plus pour très longtemps, hélas !

— Comme je l'ai déjà dit à votre ami, j'ai l'intuition que tout va s'arranger.

— Ce serait trop beau. Son père, qui espérait devenir millionnaire - comme beaucoup -, n'a pas su placer son argent. Et il a tout perdu...

Il soupira.

— Je connais Anthony depuis toujours. C'est un homme exceptionnel. Il est cultivé, intelligent et beaucoup plus réfléchi que son père. Ah, ce n'est pas Anthony qui aurait risqué sa fortune dans la construction de paquebots ou dans les chemins de fer!

— Ceux-ci représentent pourtant un bon investissement à long terme.

— On s'imaginait que les bateaux et les trains iraient de plus en plus vite... C'est loin d'être le cas.

Calina avait souvent entendu des amis de son père dire la même chose d'un air pessimiste. Mais ce n'était pas l'avis de sir Arthur Dalton, qui croyait au progrès. Soudain, elle eut une idée.

— Si par hasard vous passez devant la poste, puis-je vous demander un service ?

— Poster une lettre? Bien volontiers!

Le médecin désigna le joli secrétaire en bois fruitier qui se trouvait entre les deux fenêtres de la chambre d'Élisabeth.

— Vous devriez trouver là ce qu'il faut pour écrire.

— Ce ne sera pas long, je vous le promets.

— Je vous attends en bas.

La jeune fille trempa une plume dans un encrier en vermeil et, de son écriture rapide et élégante, traça quelques lignes sur une feuille de vélin. Après l'avoir mise sous enveloppe, elle l'adressa au fondé de pouvoir de son père.

Puis elle descendit à la recherche du médecin. Comme elle s'y attendait, elle le trouva en compagnie du comte de Merryfield, dans le bureau de ce dernier. Elle lui remit sa lettre ainsi que l'argent pour l'achat d'un timbre.

— Merci infiniment de bien vouloir me rendre ce service, dit-elle en souriant. Cela m'arrange beaucoup.

— Je vais vous donner un timbre, dit le comte. Gardez votre argent pour quelque chose de plus important.

— Il n'y a rien de plus important que cette lettre. De toute manière, j'insiste pour payer notre pension ici. Il est hors de question que nous profitons de votre générosité.

Le comte eut un sourire quelque peu amer.

— La vie serait belle si tout le monde parlait comme vous. Malheureusement, la plupart des gens ont plutôt tendance à prendre plus souvent qu'ils ne donnent.

— C'est bien vrai! renchérit le médecin.

Calina se promit de veiller à payer ce dernier généreusement.

«Je ne vais certainement pas profiter de sa bonté! Pas plus, d'ailleurs, que de celle du comte de Merryfield.»

À voix haute, elle déclara :

— Vous avez été tous les deux si gentils... Certes, je tiens absolument à vous dédommager pour tout le mal que vous vous donnez pour ma sœur et pour moi. Mais je me rends compte que l'argent ne pourra jamais exprimer ma gratitude...

Elle se tourna vers le comte avant d'ajouter:

— Aussi, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'un miracle se produise... et que vous n'ayez plus jamais de soucis matériels.

Anthony de Merryfield échangea avec son ami un regard où se mêlaient l'incrédulité, l'amusement - et malgré tout un peu d'espoir. Puis il laissa échapper un profond soupir.

— Un miracle, oui! C'est exactement ce qu'il faudrait.

Chapitre 6

Grâce aux calmants que lui avait administrés le médecin, Élisabeth passa une excellente nuit.

— Comment te sens-tu ? lui demanda Calina le lendemain matin.

— Exceptionnellement bien !

— Tu n'as plus mal ?

— A peine. Je pourrais même me lever si le médecin ne me l'avait pas interdit.

— Le docteur Pickhill t'a prescrit de garder la chambre. Tu dois suivre ses recommandations à la lettre ! D'autant plus qu'il a promis de venir ce matin. S'il te voyait debout, il ne serait pas très content.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai aucune intention de désobéir à la Faculté ! fit Élisabeth avec bonne humeur. Sais-tu où est ma liseuse rose aux volants ornés de dentelle ?

— Voilà !

— Merci. Peux-tu aussi me donner ma brosse à cheveux, s'il te plaît ?

— Voici !

Élisabeth se coiffa avec soin. Elle se poudra même le nez et passa un bâton de rouge sur ses lèvres. Ce qui lui valut quelques taquineries de la part de sa cousine...

— On dirait que tu te prépares pour aller au bal !

— Avec ma jambe, j'aurais bien du mal à danser.

— On pourrait croire aussi que tu as un rendez-vous avec un séduisant jeune homme.

— Je n'aime pas avoir l'air négligé. Le docteur Pickhill est tellement gentil... Je ne voudrais quand même pas qu'il me prenne pour une souillon !

Calina éclata de rire.

— Tu n'en as pas l'air !

Sur ces entrefaites, une femme de chambre vint apporter un petit déjeuner très appétissant à la malade.

— Tout cela a l'air bien bon ! s'exclama Calina.

Elle examinait le plateau avec tant de gourmandise qu'Élisabeth fit mine de s'effrayer :

— Tu ne vas pas m'ôter le pain de la bouche !

Calina éclata de rire.

— Tu as faim? C'est une bonne maladie, dit-on... Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te disputer cet œuf à la coque ou ces brioches dorées.

— Tu auras sûrement la même chose en bas. N'oublie pas de remercier notre hôte pour son hospitalité.

— Bien sûr. Je trouve qu'il a très bien su faire face à la situation... Il était loin de s'attendre à trouver à sa porte une femme ruisselante de sang et à moitié évanouie !

Élisabeth fit la grimace.

— Quel spectacle !

— Il aurait très bien pu se contenter de nous envoyer chez le médecin du village.

— Au lieu de cela, il s'est occupé de nous aussi bien que si nous faisions partie de sa famille!

— C'est cela, la noblesse de cœur, fit Calina très bas.

— Va vite le retrouver! Je suis sûre qu'il préférera bavarder avec toi plutôt que de rester seul en attendant que quelqu'un du genre de cet horrible Oliver de Stonewalk vienne lui acheter quelque chose.

— Si tu crois que cet ignoble individu avait l'intention d'acheter quoi que ce soit! s'écria Calina. Tout ce qu'il voulait, c'était t'enlever et te forcer à l'épouser, de manière à mettre la main sur ta prétendue fortune.

— Si tu n'avais pas été là, il est probable qu'il serait arrivé à ses fins... Tu m'as sauvée! Toute ma vie, je te reverrai levant ton fouet, j'entendrai le sifflement de la lanière...

Après une brève pause, Élisabeth reprit:

— Ce n'est peut-être pas très charitable de dire cela, mais s'il gardait une vilaine cicatrice, je n'en serais pas mécontente !

— Moi non plus. Ce serait bien mérité !

Le comte de Merryfield se trouvait déjà dans la salle à manger lorsque Calina y fit son entrée. Avec courtoisie, il se leva et la salua.

— Bonjour ! Vous êtes bien matinale !

— Il fait si beau que ce serait dommage de rester au lit. Et je me disais que, si vous aviez une selle d'amazone à me prêter, je pourrais peut-être monter l'un de mes chevaux.

— Si vous avez envie de faire une promenade, je peux vous proposer une monture exceptionnelle.

— Vraiment?

— Je possède deux excellents pur-sang. Aimeriez-vous essayer l'un d'eux?

— Avec plaisir.

— Ce sont les meilleurs chevaux que j'aie jamais eus de ma vie.

Anthony de Merryfield soupira avant d'ajouter:

— Malheureusement, ils seront mis aux enchères la semaine prochaine à Tattersall's.

Calina laissa échapper une exclamation désolée.

— Êtes-vous obligé de vous en séparer?

— Hélas! Il faut que je brade tout ce qui a une certaine valeur. Aussi bien les collections réunies par mes ancêtres au cours des siècles... que les chevaux que j'ai moi-même mis à l'obstacle.

Il y eut un silence. Puis, d'une voix douce, Calina murmura :

— Ne vous ai-je pas dit hier que les choses allaient s'arranger?

En guise de réponse, il se contenta de hausser les épaules.

— Oui, il est fort probable que vous pourrez tout garder, insista-t-elle. Vos tableaux comme vos chevaux !

— Puissiez-vous dire vrai !

Avec un sourire amer, il poursuivit :

— Malheureusement, je crains que ce ne soit qu'un vœu pieux...

— Hier, je vous ai demandé de me faire confiance.

— Soit. Mais...

— Ne vendez rien avant...

Calina fit un rapide calcul avant d'enchaîner:

— ... avant au moins deux semaines.

— Deux semaines ! répéta-t-il avec stupeur.

Visiblement, il prenait la jeune fille pour une folle... Après quelques instants de réflexion, il déclara :

— Quinze jours! Cela me paraît beaucoup... Disons que je maintiendrai le *statu quo* tant que vous et votre charmante sœur serez mes hôtes. Cela vous convient-il ?

Calina lui sourit.

— Très bien. Vous croyez donc un peu en moi ?

— Je voudrais bien avoir en vous une foi absolue.

Il détourna la tête avant d'ajouter avec amertume:

— Mais vous n'avez aucune idée des difficultés au milieu desquelles je me débats en ce moment.

La jeune fille ouvrit la bouche, s'apprêtant à lui poser une question. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Je ne souhaite pas parler de tout cela maintenant, dit-il. C'est trop déprimant! Parlons plutôt de chevaux... Aimez-vous l'équitation?

— C'est mon sport préféré. J'avais à peine trois ans lorsque mon père m'a mise sur mon premier poney.

— Eh bien, vous allez donc essayer l'un de mes pur-sang !

A mi-voix, comme pour lui-même, il déclara :

— Espérons que personne n'aura l'idée de les acheter avant que l'on ait le temps de les seller!

— Et votre promesse ?

Il esquissa un sourire quelque peu confus.

— C'est vrai ! La promesse que vient de m'arracher une ravissante inconnue aux magnifiques yeux bleus...

La jeune fille se sentit rougir sous son regard admirateur, mais aussi quelque peu ironique.

— Bien ! reprit-il. Il ne me reste plus qu'à donner des ordres à Hopkins, mon majordome. Si des gens se présentent au château dans le but d'acheter quoi que ce soit, il devra leur dire de revenir un autre jour.

Calina parut mal à l'aise.

— Je me rends compte que je vous demande beaucoup. Cependant vous auriez tort de prendre ma requête pour un caprice.

— À vrai dire, je ne sais trop comment réagir.

— Attendez, tout simplement. Vous ne le regretterez pas !

— Espérons-le, marmonna-t-il, visiblement sceptique.

— Quoi qu'il en soit, je vous remercie de ne pas m'avoir traitée d'idiote ou d'irresponsable... Vous auriez très bien pu me prier de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Jamais je ne vous aurais dit de pareilles horreurs ! s'exclama le comte, choqué. Jamais !

Quand leurs yeux se rencontrèrent, Calina sentit son cœur battre la chamade, tandis qu'elle devenait écarlate. Pour se donner une contenance, elle chercha quelque chose à dire.

— Auriez-vous par hasard des tableaux de Francis Barlow ? s'entendit-elle demander.

Le comte haussa les sourcils.

— Vous vous intéressez à ce peintre ?

— Beaucoup.

— Il y a justement deux œuvres de Francis Barlow dans la salle d'études.

— Est-ce possible ? Pourquoi ne me les avez-vous pas montrées hier ?

— Je n'y ai pas du tout pensé.

Avec un sourire amusé, il poursuivit :

— Lorsque j'avais huit ou neuf ans et que les cours de mon percepteur m'ennuyaient - ce qui, je dois l'avouer, arrivait fréquemment car le pauvre homme n'avait aucun sens pédagogique -, je rêvais en contemplant ces toiles.

— Vous aviez bien de la chance d'avoir des Francis Barlow en face de votre pupitre d'élève... pas très studieux !

Le comte éclata de rire.

— Sans vouloir me vanter, je peux vous dire que j'ai bien changé par la suite. Mes professeurs, à Eton puis à Oxford, n'étaient pas trop mécontents de moi...

Retrouvant son sérieux, il reprit :

— Mon père avait toujours considéré Francis Barlow comme un artiste mineur. C'était pour cette raison qu'il n'avait jamais voulu suspendre ces tableaux aux murs des salons ou des chambres.

— Pourrais-je les voir ?

— Naturellement. Dès que vous aurez terminé votre petit déjeuner, je vous emmènerai dans la salle d'études.

— Nous avons deux Francis Barlow dans le hall de notre maison de campagne. Quand j'étais enfant, ces tableaux me ravissaient. Je passais des heures devant... J'avais l'impression que ce peintre avait réussi à faire entrer à l'intérieur de la maison tout le jardin, les oiseaux, et même le ciel !

Anthony de Merryfield contempla la jeune fille d'un air pensif.

— Cela me semble bizarre de vous entendre parler ainsi... Car je ressentais exactement la même chose !

Calina se sentit soudain très proche de cet homme qu'elle connaissait à peine et chez lequel elle n'aurait pas dû passer plus d'une heure ou deux.

« Il se serait contenté de me faire faire rapidement le tour de la galerie et des salons, et il est probable que jamais je n'aurais su qu'il possédait des Francis Barlow ! Je dois cette information au fait que notre séjour s'est trouvé prolongé de manière inattendue... grâce à l'horrible Oliver de Stonewalk ! Qui aurait pu penser que je lui serais un jour redevable de quoi que ce soit ? »

Elle termina sa tasse de thé et se leva.

— Je suis prête !

Le comte la fit passer par un couloir qu'elle n'avait pas encore vu.

— Ce sont vos ancêtres ? demanda-t-elle en avisant les portraits qui s'alignaient au mur.

— Oui.

— Vous ne m'avez pas montré ces portraits hier !

— Je n'ai pas jugé cela utile. Qui souhaiterait, en effet, suspendre des visages de parfaits inconnus dans son salon ?

Calina eut un rire sarcastique.

— Beaucoup de gens, croyez-moi !

— Vous plaisantez !

— Pas du tout. Les snobs souhaitant se vanter d'avoir eu des ancêtres prestigieux sont nombreux, croyez-moi !

— Je n'avais pas pensé à cela. Mais, à la réflexion, je pense que vous avez tout à fait raison !

Là-dessus, il ouvrit une porte donnant sur une pièce de dimensions relativement réduites. Une bibliothèque constituée surtout de livres de classe et d'atlas occupait tout un pan de mur. Sur un autre, on voyait des cartes de la Grande-Bretagne et de son Empire.

Mais ce n'était pas cela qui intéressait la jeune fille. Elle était tout de suite tombée en arrêt devant les toiles qui se faisaient pendant de chaque côté de la cheminée.

— Oh, oui ! Je reconnais le style si particulier de Francis Barlow ! Des fleurs, des oiseaux... J'ai presque l'impression de retrouver les tableaux qui ont enchanté mon enfance.

— J'ai moi-même toujours apprécié ces œuvres. Ce qui faisait dire à mon père que j'avais des goûts de fille et que je ferais mieux de regarder des scènes de chasse à courre.

— Cela n'empêche pas d'apprécier les fleurs ! Promettez-moi que vous ne

vendrez ces deux toiles à personne...

— Même pas à vous ? demanda-t-il en riant.

— Sauf à moi.

— Vous en avez ma parole.

En soupirant, il poursuivit :

— Je voudrais bien pouvoir vous les offrir ! Mais j'ai tellement besoin d'argent ! Tout d'abord, j'ai les dettes de mon père à payer, ensuite il faut remettre en état les cottages des villageois, restaurer le château...

Il soupira de nouveau.

— Par moments, je me dis que la tâche qui m'attend est tellement énorme que je n'y parviendrai jamais.

— Ne parlez pas ainsi !

— Je suis dans une situation désespérée. Faute de moyens, que puis-je faire, en effet ?

— Espérer un miracle.

Le comte haussa les épaules.

— Je sais, fit-il avec lassitude. Vous me l'avez déjà dit...

Son ton changea.

— Bon, allons voir mes chevaux ! Ils me manqueront plus que tout le reste... J'appréhende le jour où il me faudra les conduire à Tattersall's pour les mettre aux enchères.

— Vous les garderez, assura Calina.

Le comte ne répondit pas. D'un bon pas, ils traversèrent les pelouses pour se rendre aux écuries, de superbes bâtiments datant de la même époque que le château.

On aurait pu aisément y loger une bonne cinquantaine de chevaux... mais il n'y avait que quatre stalles occupées. Deux par les anglo-arabes de Calina et les deux autres par les pur-sang du comte.

Dès le premier coup d'œil, la jeune fille se rendit compte qu'il s'agissait en effet de chevaux exceptionnels.

Ses yeux se mirent à briller.

— Ils doivent aller comme le vent...

Anthony consulta sa montre de gousset.

— Je vous donne dix minutes pour aller vous changer.

Par jeu, elle esquissa un salut militaire.

— Bien, capitaine !

Le comte se mit à rire.

— Et si vous n'avez pas de tenue d'amazone, demandez à la femme de charge de vous en trouver une.

— Ce ne sera pas nécessaire car j'avais demandé que l'on m'apporte la mienne hier soir. Dix minutes, avez-vous dit ?

Il riait toujours.

— Pas une seconde de plus !

Calina se mit à courir à toutes jambes vers le château. Elle monta l'escalier

quatre à quatre et, une fois dans sa chambre, s'empessa de troquer sa légère robe d'été contre une élégante tenue d'amazone en drap beige bordé de biais en velours bleu Nattier.

En descendant, elle rencontra dans le hall le docteur Pickhill. Il était accompagné d'un homme très séduisant d'une trentaine d'années.

— Bonjour, mademoiselle Brook. J'espère que votre sœur a passé une bonne nuit.

— Grâce aux calmants que vous lui avez administrés, elle a très bien dormi.

— Pensez-vous que je peux me permettre d'aller la voir avec John Summerwall, mon assistant?

— Bien entendu !

— John n'est autre que le fils de lord Summerwall, le lord-lieutenant.

Le jeune homme s'inclina devant Calina avant de serrer la main qu'elle lui tendait.

— Je m'intéresse beaucoup à la médecine, expliqua-t-il. J'ai l'intention de partir explorer des pays lointains et, pour parer à toute éventualité, il faut absolument que je sache comment soigner les blessures ainsi que certaines maladies tropicales.

— Voilà une sage précaution !

— Vous êtes sûre que votre sœur ne se formalisera pas en me voyant ?

— Je réponds d'elle-même comme de moi ! Et je peux vous dire qu'elle sera certainement très intéressée par vos projets de voyage.

Avec un sourire, Calina ajouta :

— Elisabeth a toujours rêvé d'exotisme...

Le médecin hocha la tête.

— Je vous remercie de votre autorisation, mademoiselle Brook. Je craignais que vous ne soyez horrifiée à la perspective de voir votre sœur utilisée comme... euh...

— Comme cobaye? suggéra la jeune fille en riant.

— Ma foi! Sa blessure est très représentative d'un certain type d'accident. Donc, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que John examine sa plaie ?

— Et je suis sûre qu'elle n'en verra pas davantage. Nous ne sommes pas si bégueules !

La jeune fille se tourna vers John Summerwall.

— Et si la malencontreuse expérience d'Elisabeth peut vous être utile par la suite, nous en serons toutes deux très heureuses.

— Merci infiniment, mademoiselle.

Calina jeta un coup d'œil à la grande pendule qui trônait sur la cheminée du hall.

— Excusez-moi de ne pas m'attarder davantage, mais le comte m'a donné exactement dix minutes pour me changer... et je crois bien les avoir dépassées !

Là-dessus, elle repartit en courant. Lorsqu'elle arriva aux écuries, Anthony

la toisa d'un air faussement sévère.

— Les chevaux sont prêts.

— Je suis un peu en retard, ne m'en veuillez pas. Mais j'ai rencontré le docteur Pickhill.

— J'ai vu passer sa voiture.

— Il était accompagné d'un jeune homme.

Le comte fronça les sourcils.

— Un jeune homme? Qui donc?

— Son assistant, le fils du lord-lieutenant.

— Ah! John Summerwall! C'est mon meilleur ami. Je le connais depuis toujours ! Nous sommes allés ensemble à Eton et à Oxford. Et il a prétendu être l'assistant du docteur Pickhill ? Première nouvelle! Qu'est-ce que cela signifie?

— C'est très simple. M. Summerwall a l'intention de faire de grands voyages...

— Cela a toujours été son rêve.

— Il souhaite être capable, le cas échéant, de se soigner lui-même - ou d'en soigner d'autres. Il a donc besoin de posséder certains rudiments de médecine. Voilà pourquoi il s'intéresse à la manière dont le médecin traite la blessure de ma sœur.

— Il a raison. On ne sait jamais ce qui peut arriver !

Là-dessus, Anthony saisit la jeune fille par la taille et, sans effort apparent, la jucha sur sa selle.

— Que pensez-vous de ce cheval ? demanda-t-il en rassemblant ses rênes.

— Je le trouve très beau, tout comme celui que vous montez. Mais, pour vous en dire plus, il va falloir que je l'essaie aux trois allures.

— C'est ce que nous allons faire.

Ils quittèrent les écuries au pas, avant de mettre leurs montures au trot dans une allée ombragée qui suivait le cours sinueux d'un ruisseau. En arrivant devant un grand pré bordé de haies vives, Calina s'exclama :

— Maintenant, je parie que nous allons galoper!

— Aimeriez-vous faire la course ?

— Oh, oui !

— Le premier arrivé à la barrière qui se trouve de l'autre côté de la pâture !

— Très bien. A vous de donner le signal du départ.

— Un, deux... trois!

Comme s'ils n'attendaient que ce signal, les chevaux partirent comme des flèches.

Le comte gagna la course d'une longueur d'avance.

— J'ai bien cru que j'allais devoir vous céder la place ! s'exclama-t-il en faisant mine de s'éponger le front. Se faire dépasser par une femme... Quelle humiliation!

— Comment pouvez-vous parler ainsi? s'écria Calina avec stupeur. Seriez-

vous misogynne ?

Anthony de Merryfield eut la bonne grâce de paraître confus.

— Pas du tout... Mais je n'aime pas perdre.

— Moi non plus. Et si vous avez remporté cette course - d'un cheveu, il faut le dire -, c'est tout simplement parce que je manque d'entraînement. J'ai passé plusieurs années à l'étranger et je n'avais pas l'occasion de monter régulièrement.

La jeune fille se pencha pour caresser l'encolure de sa monture.

— Vos chevaux sont superbes. Tout comme votre demeure.

En voyant l'expression du comte changer, elle s'écria :

— Ne pensez pas à vos soucis en ce moment !

Il soupira.

— C'est facile à dire...

— Tout s'arrangera.

— Je sais, vous me l'avez promis. Et je voudrais bien vous croire. Mais...

Sans terminer sa phrase, il fit faire demi-tour à son cheval et se dirigea vers un étroit passage qui menait à un autre pré.

— Nous refaisons la course ? demanda Calina, les yeux brillants.

— C'est bien pour cela que je vous ai amenée ici. Le premier arrivé au grand chêne ! Un, deux... trois !

Cette fois, même un juge très pointilleux aurait été incapable de les départager.

— Bravo ! s'exclama le comte. Jamais je n'aurais imaginé qu'une femme pouvait monter aussi bien.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Mais il faut dire que vous êtes différente de toutes les femmes que je connais.

— Comment cela ?

— Vous êtes intelligente, cultivée, extrêmement belle... Et quelle cavalière !

La jeune fille se sentit rougir en entendant tous ces compliments. Saisie par un soudain accès de timidité, elle baissa les yeux en murmurant :

— Merci...

— Maintenant, je vais vous montrer la partie ouest de mon domaine.

— Pourquoi seulement la partie ouest ? J'aimerais tout voir.

Anthony de Merryfield esquissa un sourire.

— Il est trop vaste pour que nous puissions le parcourir en une seule matinée. Et soyez prévenue ! Il est loin d'être aussi bien entretenu que je le souhaiterais.

Très bas, il ajouta :

— Faute d'argent, naturellement !

Ils allèrent tout d'abord visiter deux fermes blotties dans la verdure.

— On dirait des cartes postales ! s'exclama Calina en voyant les bâtiments en pierre pâle qui devaient dater de la fin du XVII^e siècle.

Le comte l'emmena ensuite au bord d'un petit lac entouré de roseaux. En voyant une plage de sable gris en forme de croissant, la jeune fille se dit qu'il devait être bien agréable de se baigner ici...

Comme s'il avait deviné ses pensées, Anthony déclara :

— L'idéal serait de faire construire une cabine de bains et de faire nettoyer régulièrement les fonds où prolifèrent les algues. Hélas, comme vous devez vous en douter, je ne peux pas me permettre une pareille dépense !

— Il faudrait aussi des canoës.

— Quand j'étais enfant, j'en avais.

Le comte désigna les carcasses de deux embarcations retournées au milieu des mauvaises herbes.

— Mais lorsque j'ai voulu les remettre à l'eau, je me suis aperçu que le bois était complètement pourri.

— Quel dommage! Vous devriez...

En acheter, avait-elle failli dire. Elle s'était interrompue à temps !

Mais rien n'échappait à Anthony.

— Je devrais en acheter? C'était cela que vous alliez me suggérer?

Et, avec un rire amer :

— Nous en revenons à mon perpétuel problème ! L'argent... Celui qui a inventé la première pièce de monnaie a en même temps inventé la pire malédiction qui soit pour le genre humain !

— Je n'en suis pas si sûre. Les transactions seraient fort compliquées si l'on devait, comme autrefois, en revenir au troc.

— Vous avez raison. C'est commode d'avoir des poignées de guinées...

— Voyez!

— Mais c'est aussi bien fâcheux, en mettant la main à sa poche, de la trouver vide.

Ils ne tardèrent pas à regagner le château.

— Merci pour cette bonne promenade, dit Calina en mettant pied à terre dans la cour pavée des écuries.

Elle laissa sa monture aux soins du vieux palefrenier qui les avait attendus, assis sur une botte de paille.

— J'ai été ravi de vous montrer une partie du domaine, dit le comte. Demain, si vous le voulez bien, nous continuerons la visite.

— Avec plaisir.

Calina parut soudain confuse.

— Je m'en veux d'avoir laissé Elisabeth seule aussi longtemps! Il faut que j'aille prendre de ses nouvelles.

La jeune fille trouva sa cousine allongée sur son lit, un livre à la main.

— Comment vas-tu, ma chère Elisabeth ?

Cette dernière ferma son livre.

— Aussi bien que possible, répondit-elle en souriant. Le médecin est satisfait. La cicatrisation commence déjà, et il n'y a pas la moindre trace d'infection.

— Cela ne t'a pas ennuyée qu'il soit venu te rendre visite en compagnie de l'un de ses amis?

— Pas du tout. John Summerwall est charmant. D'ailleurs, il doit revenir cette après-midi pour m'apporter une nouvelle pommade qu'il prétend encore plus efficace que celle que le docteur Pickhill a récemment reçue de Londres.

— Je vois que tu es bien soignée! Le médecin doit-il revenir aussi cette après-midi ?

— Il n'est pas certain d'en avoir le temps. Une fermière est sur le point d'accoucher et il est possible que la sage-femme le fasse appeler d'un instant à l'autre.

— Tu devras donc te contenter des soins de l'assistant? Ma foi, si celui-ci est sympathique...

— Très ! assura Elisabeth.

Calina éclata de rire.

— Voilà une nouvelle manière de courtiser une femme ! Au lieu de l'inviter à valser, on lui apporte des onguents !

— Je ne suis pas près de danser !

— Ne te plains pas trop.

Par jeu, Calina menaça sa cousine du doigt.

— Tu ne pourrais pas être mieux soignée ! Songe un peu... Un médecin et son assistant s'empressent autour de toi! De plus, l'assistant semble à ton goût!

— Quelle idée !

— Tu m'as dit toi-même que c'était un charmant jeune homme! Un charmant jeune homme qui s'intéresse de près à ta jambe et trouve des prétextes pour revenir plusieurs fois dans la journée...

— Ne te plains pas, toi non plus ! rétorqua Elisabeth. Car pendant ce temps, tu te promènes à cheval avec un aristocrate distingué !

— Quoi qu'il en soit, tu as de la chance d'être entre les mains du docteur Pickhill. Si cet accident s'était produit à Southwell, tu aurais probablement eu droit aux visites du vieux médecin que mes parents ont appelé plusieurs fois pour mes maladies d'enfant. Je me souviens qu'il avait des mains glacées et me prescrivait un sirop infect et d'énormes comprimés jaunes que je n'arrivais pas à avaler.

— Ce n'est pas le cas, heureusement ! Je me sens beaucoup mieux et j'espère que je pourrai bientôt descendre dîner avec vous.

— Tu n'as pas le droit de marcher avant une semaine ! protesta Calina. Que cela nous plaise ou non, nous allons être obligées de rester ici pendant au moins huit jours !

Elle feignait de trouver cela très long, mais en réalité, elle était ravie à la perspective de passer tout ce temps en compagnie d'Anthony de Merryfield.

Elisabeth avait de la suite dans les idées.

— Si notre hôte acceptait de me porter, je pourrais peut-être descendre? insista-t-elle. J'en ai assez d'être enfermée entre ces quatre murs!

Le soir même, Élisabeth était assise dans la salle à manger... John

Summerwall, que son ami Anthony avait invité à dîner, était allé la chercher dans sa chambre. Il avait placé un tabouret sous la table, de manière à ce que la jeune fille puisse y reposer sa jambe.

Le repas était excellent et John ne ménagea pas ses compliments.

— Anthony, ta cuisinière est la meilleure de toute la région! Il faudra que j'aille lui dire que je me suis régalé.

— Tu as toujours apprécié les petits plats de Mme Barnes.

— Et ses gâteaux! fit John en levant les yeux au ciel.

— Oui, et ses gâteaux! lança le comte avec reproche. Quand nous étions à Eton, tu mangeais tous ceux qu'elle m'envoyait!

— Tous ! Certainement pas ! Seulement la moitié... Ce qui me revenait, quoi! Mme Barnes elle-même m'avait dit qu'elle te ferait parvenir des rations doubles, de manière à ce que j'en aie ma part.

Anthony adressa un coup d'œil navré aux deux cousines qui riaient en écoutant cette discussion.

— John ne changera jamais! soupira-t-il. Il veut toujours avoir le dernier mot !

Après cela, une routine s'établit. Tous les matins, Calina allait monter à cheval avec le comte. L'après-midi, elle tenait compagnie à sa cousine. Et les quatre jeunes gens se retrouvaient pour dîner.

Ce soir-là, il était déjà tard quand John ramena Élisabeth dans sa chambre, laissant Calina seule au salon en compagnie du châtelain.

Ce dernier vint s'asseoir près d'elle.

— Savez-vous que votre présence a tout changé ici?

— Comment cela ?

— J'étais au plus profond de la dépression. Je pensais qu'après avoir bradé tout ce que contenait le château, je serais peut-être obligé de vendre le domaine. Et je me disais qu'il ne me resterait plus qu'à mourir...

— On prétend qu'il ne faut pas s'attacher aux biens de ce monde, murmura Calina d'un air pensif. Mais en même temps, comment ne pas tenir à ce que ses ancêtres ont collectionné au cours des siècles ?

— Tout cela compte beaucoup pour moi.

— Je le comprends.

— Oui, je sombrais dans le désespoir... Puis vous êtes arrivée, et j'ai eu l'impression qu'un rayon de soleil entraînait dans cette vieille demeure.

Il soupira profondément.

— Mais bientôt, vous allez partir. Et la vie me paraîtra encore plus sombre qu'avant!

— Pourquoi?

— Parce que je vous aurai perdue.

Il lui prit les mains.

— Vous avez certainement deviné que je suis tombé amoureux de vous. Dès le premier instant, j'ai su que vous étiez la femme de ma vie.

Brusquement, il la lâcha.

— Mais je n'ai rien à vous offrir. Rien du tout ! Même en vendant tout ce que je possède...

— Vous ne vendrez rien ! fit Calina avec fermeté. Ne vous ai-je pas demandé, à plusieurs reprises, de me faire confiance ?

Anthony la contempla pendant quelques minutes sans mot dire. Mais ses yeux étaient plus éloquents que de longs discours... Brusquement, il se leva et alla à la fenêtre.

— Montez dans votre chambre, Calina ! ordonna-t-il.

— Mais...

— Je vous en supplie, montez dans votre chambre ! répéta-t-il. Ne vous rendez-vous pas compte que la situation est très difficile pour moi ? Vous êtes ici seule, sans chaperon, et j'essaie de me conduire en gentleman...

D'une voix rauque, presque désespérée, il poursuivit :

— Mais par moments, j'ai peur de moi.

— Peur ? répéta Calina, indécise.

— Peur de me laisser emporter par la passion.

Envahie de bonheur, la jeune fille résista à l'envie de se jeter dans ses bras et de lui avouer qu'elle l'aimait, elle aussi. Faisant appel à toute sa force d'âme, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Tout va s'arranger, promit-elle avant de sortir sans faire de bruit.

Un sourire heureux aux lèvres, elle gravit l'escalier. En voyant de la lumière sous la porte de sa cousine, elle hésita.

« Elle ne dort donc pas ? Il y a pourtant plus d'une demi-heure que John l'a ramenée dans sa chambre. »

Après avoir frappé un coup léger, elle entra.

— Tu n'es pas raisonnable ! Le médecin a dit que tu devais te reposer.

Élisabeth posa son livre sur la table de nuit.

— John est parti ? s'étonna Calina. Sans même nous dire bonsoir ?

— Il était trop bouleversé pour cela.

— Comment est-ce possible ?

— Si tu pouvais deviner ce qui est arrivé !

— Raconte !

— Il m'a avoué qu'il m'aimait.

— Je l'avais deviné ! Et toi, l'aimes-tu ?

Élisabeth baissa les yeux en rougissant.

— Je l'adore !

— Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ! conclut Calina d'un ton léger.

— Pas du tout. Car lorsque je lui ai dit à mon tour que je l'aimais, il a déclaré qu'il n'était pas assez riche pour me proposer de l'épouser... Puis il s'est écrié avec désespoir : « Comment pourrais-je vous proposer de vivre dans des conditions spartiates ? »

— Mais tu as largement assez pour deux !

— Certes ! Cependant je n'ai pas eu le temps de le lui expliquer. Il était en

train de me dire qu'il espérait trouver le moyen de faire fortune au cours de ses voyages. «M'attendrez-vous?» m'a-t-il demandé. Et il a fallu, juste à ce moment-là, qu'arrive la femme de chambre qui m'aide à me préparer pour la nuit ! Notre conversation s'en est trouvée forcément interrompue !

— John est donc parti sans savoir qu'il n'y avait en réalité aucun problème ?

Elisabeth essuya une larme.

— Oui !

— Il n'y a pas de quoi pleurer. Demain, tu t'arrangeras pour te trouver seule avec lui et tu lui diras ce qu'il en est.

Calina fronça les sourcils avant de poursuivre :

— Mais il faudra alors abandonner nos prétendues identités... Or ce n'est pas possible avant qu'Anthony ne reçoive une lettre du chargé de pouvoir de mon père.

— Comment cela ?

— Je me suis arrangée pour qu'Anthony récupère les capitaux que son père avait placés dans des affaires qui ne seront rentables qu'à long terme.

— Quelle bonne nouvelle !

— Il va apprendre très prochainement qu'un petit miracle a eu lieu et qu'il n'est plus obligé de vendre quoi que ce soit. A ce moment-là, s'il me demande en mariage sans savoir que je suis la fille unique du richissime sir Arthur Dalton, je serai sûre qu'il m'aime vraiment.

— Je comprends...

Élisabeth paraissait soucieuse.

— Mais cela nous oblige à mentir encore !

— Hélas !

— Nous restons donc jusqu'à nouvel ordre les sœurs Brook ?

— Il le faut si nous voulons savoir à quoi nous en tenir sur les sentiments de ces messieurs.

Chapitre 7

— C'est un miracle ! assura le médecin. Un véritable miracle ! La pommade de John est extraordinaire !

Assise sur son lit, déjà tout habillée, Élisabeth contemplait sa jambe avec incrédulité.

Le docteur Pickhill continuait à s'émerveiller :

— En moins de vingt-quatre heures, quelle spectaculaire amélioration !

— Je n'en reviens pas ! s'exclama John Summerwall.

Le médecin se tourna vers ce dernier.

— S'il vous arrive d'utiliser ce médicament étonnant au cours de vos voyages, les indigènes vont penser que vous êtes un sorcier.

John éclata de rire.

— Et l'on me brûlera sur la place publique !

Le médecin ne s'attarda pas.

— Excusez-moi, mais il m'est impossible de rester davantage : j'ai de nombreux malades à voir ce matin, dont deux assez gravement atteints. À bientôt !

Là-dessus, il sortit. Élisabeth et John entendirent ses pas pressés dans l'escalier.

— Il se tue à la tâche, commenta John en secouant la tête d'un air navré. Il y a beaucoup trop à faire dans la région pour un homme seul. Le docteur Pickhill devrait avoir un véritable assistant.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas ?

— Mais je le lui ai déjà dit au moins cinquante fois ! Et il me répond invariablement qu'il n'a pas le temps de chercher. Il prétend que les jeunes médecins préfèrent exercer dans les grandes villes.

John soupira.

— Il faut dire qu'à la campagne, cette profession a tout du sacerdoce !

— Je veux bien le croire, murmura Élisabeth en tirant les volants de sa robe en légère cotonnade bleu pâle sur sa jambe.

Elle sourit.

— Alors, je suis presque guérie ? Je pourrai bientôt marcher ? Quelle chance !

— Pas pour moi, fit John d'un air sombre.

— Comment cela ?

Choquée, elle poursuivit :

— Vous auriez voulu que ma blessure s'infecte, que la gangrène s'y mette, et que l'on m'ampute ?

— Oh, certainement pas ! Voyez-vous, ce qui me désespère, Elisabeth, c'est que, dès que vous serez remise, vous partirez loin d'ici...

Il l'enlaça passionnément.

— Vous savez que je vous aime, déclara-t-il, ses lèvres contre les siennes. Voulez-vous m'épouser ?

Sans même lui laisser le temps de répondre, il enchaîna :

— Si vous dites non, je partirai à l'autre bout du monde et je ne reviendrai jamais.

— Je... je vous aime, moi aussi, John.

— Sans vous, Élisabeth, ma vie n'a plus aucun sens !

Il laissa échapper un rire bref.

— Je rêvais de voyages... et maintenant je ne rêve plus que de vous ! Si vous acceptez de devenir ma femme, vous me rendrez le plus heureux des hommes.

Il la contempla avec passion avant de poursuivre :

— Nous ferons ce que vous voulez ! Si vous souhaitez m'accompagner dans des pays lointains, nous partirons ensemble. Si vous préférez rester en Angleterre, nous nous installerons dans un petit cottage et nous serons merveilleusement heureux. À vous de décider !

Une ombre passa sur son visage.

— Je dois cependant vous rappeler que je ne suis pas bien riche et que je ne pourrai pas vous offrir de robes de grand couturier ni de bijoux somptueux...

Élisabeth posa la tête contre l'épaule de John.

— Vous me proposez de vivre d'amour et d'eau fraîche ?

— Ce sera un peu mieux que cela. Guère plus, pour le moment du moins ! Mais si vous êtes là pour me soutenir, je me sens capable de déplacer des montagnes !

Tant que sa cousine ne jugeait pas encore le moment venu, Élisabeth savait qu'elle ne devait pas annoncer qu'elle était loin d'être démunie. Aussi se contenta-t-elle de murmurer en se blottissant tendrement contre John :

— Une chaumière et un cœur... Je n'en demande pas davantage ! En effet, que souhaiter de plus ?

En bas de l'allée du château, le médecin croisa le comte de Merryfield et Calina qui revenaient de leur promenade matinale à cheval.

Il agita la main en criant :

— Mademoiselle Brook, votre charmante sœur est pratiquement guérie !

— Est-ce possible ?

— Hé oui ! Ne vous faites plus de souci pour elle... Dans une semaine, elle pourra aller danser !

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclama Calina.

— Quelle bonne nouvelle, en effet ! renchérit Anthony.

Tous deux regagnèrent les écuries. Comme le palefrenier ne semblait nulle part en vue, ils conduisirent eux-mêmes les chevaux dans leurs stalles respectives.

Le comte fut plus rapide que Calina à desseller sa monture. Il rejoignit la jeune fille au moment où elle défaisait la bride.

— Je suis si heureuse ! lui dit-elle. Cette blessure était bien vilaine et je craignais beaucoup que ma sœur n'en garde des séquelles.

À sa grande surprise, le comte ne paraissait pas s'en réjouir.

— On dirait que vous n'êtes pas content d'apprendre qu'Élisabeth va mieux, ne put-elle s'empêcher de dire sur un ton de reproche.

— Il ne s'agit pas de cela. Mais...

— Mais ?

— Si votre sœur va mieux, vous allez partir ! Et cela me désole !

Devinant que les instants qui allaient suivre étaient les plus importants de sa vie, Calina retint sa respiration.

— Je ne peux pas, je ne veux pas vous perdre, reprit le comte. Comment pourrais-je vivre sans vous ? Je vous l'ai dit, Calina : je vous aime !

— Oh ! Anthony...

— Oui, je vous aime, répéta-t-il. Et grâce à cet amour, j'ai pu comprendre que tout ce que je croyais si important avait en réalité peu de valeur. En effet, que représentent des tableaux, des œuvres d'art ou même des chevaux à côté de l'être aimé, celui qui vous est destiné de toute éternité ?

Avec emportement, il répéta :

— Je vous aime, Calina !

L'instant d'après, ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Puis leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. Un baiser tout d'abord plein de tendresse qui se fit peu à peu passionné. Les yeux clos, la jeune fille se lovait contre Anthony.

Ce qu'elle croyait impossible était donc arrivé ? Elle était aimée pour elle-même !

— Si je dois vendre tout ce que je possède pour pouvoir vous garder, je le ferai, Calina ! Et je travaillerai pour être capable de vous offrir l'existence que vous méritez... Avec votre soutien, je me sens capable de grandes choses !

Elle lui pressa la main.

— Oui, vous en êtes capable et je vous soutiendrai, assura-t-elle. Parce que je vous aime, Anthony.

Il la serra contre lui avec transport.

— Vous m'aimez ! Comme je suis heureux !

Elle le fixa avec gravité.

— J'ai une question à vous poser...

— Dites, mon ange !

— Anthony, pourquoi m'aimez-vous ?

Il la regarda avec stupeur.

— Je trouve que voilà une bien étrange question!

— Répondez-y, je vous en prie. C'est très important pour moi.

— Mais je vous aime tout simplement parce que vous êtes... *vous* ! Une femme exceptionnelle! Celle que j'ai attendue toute ma vie en désespérant de la découvrir un jour ! Je crois bien que je vous ai aimée dès le premier instant, quand j'ai ouvert la porte du château et que je vous ai vue sur le perron. Mon cœur m'a dit : « C'est elle ! ». Et au cours des jours qui viennent de s'écouler, cette conviction n'a fait que se renforcer.

Il soupira.

— J'avais cependant presque renoncé à vous parler d'amour...

— Alors que vous m'aimez ? Alors que je vous aime?

— Soit! Mais je me disais que ma situation matérielle ne me permettait pas d'envisager des projets d'avenir. Puis, la nuit dernière, une petite voix m'a dit: « L'argent a-t-il tant d'importance? Si vous vous aimez, vous serez heureux partout! Même dans un humble cottage au toit de chaume ! »

— C'est certain !

— Voyez-vous, si mon père n'avait pas fait ces placements malencontreux, je pourrais vous demander en mariage la tête haute. Maintenant, je peux seulement vous supplier d'avoir confiance en moi... Je vous promets que je ferai tout au monde pour que vous ne regrettiez jamais d'avoir accepté de devenir ma femme.

— Moi aussi, je vous avais demandé d'avoir confiance.

— Vous m'aviez promis des miracles, mon adorable Calina. Et le plus merveilleux vient de se produire : vous m'aimez et je vous aime !

Élisabeth et John étaient en train de prendre leur petit déjeuner quand Calina et Anthony firent leur entrée dans la salle à manger.

Ils se tenaient par la main, et quand John s'en aperçut, il laissa échapper une brève exclamation.

— Nous avons une grande nouvelle à vous apprendre ! annonça Calina.

— Nous aussi! firent John et Élisabeth d'une seule voix.

Le comte attendit que Calina se soit assise pour aller au bout de la table, à sa place habituelle. Mais il resta debout.

— Maintenant qu'Élisabeth est pratiquement guérie, j'avais tellement peur de voir Calina partir que... que je l'ai demandée en mariage, déclara-t-il. J'espère que la cérémonie pourra être célébrée dans les plus brefs délais. Ainsi, elle ne me quittera plus jamais !

— Vous allez vous marier? s'exclama Élisabeth. Oh, comme je suis contente !

Elle adressa à John un regard plein de tendresse avant de déclarer :

— Nous aussi, nous voulons nous marier.

Calina courut embrasser sa cousine.

— Qui aurait pensé, le jour où nous sommes parties dans une petite chaise de poste, que le bonheur nous attendait au bout du chemin? Maintenant, plus

jamais cet horrible Oliver de Stonewalk ne pourra t'importuner.

— N'ayez crainte, j'y veillerai! promit John à qui Élisabeth avait dû raconter une partie de ses mésaventures.

Anthony de Merryfield prit la main de Calina et déposa un léger baiser au creux de sa paume.

— Tenez-vous à un grand mariage avec une foule d'invités? À vous de décider! Quant à moi, je vous avoue que je me contenterais aisément d'une cérémonie discrète dans la chapelle du château.

— Tout comme moi, déclara John. Mais je laisse Élisabeth choisir.

— Un mariage célébré dans l'intimité me conviendrait parfaitement, assura cette dernière.

— Je n'en demande pas plus ! renchérit Calina.

Le comte sourit.

— Puisque nous sommes tous d'accord, j'ai une suggestion à vous faire. Pourquoi ne demanderions-nous pas au pasteur de village de venir nous marier tous les quatre le même jour ? Calina et moi serions vos témoins... et vous seriez les nôtres !

— Il faudra quand même inviter mon père, qui comprendrait mal qu'on le tienne à l'écart, dit John.

— Je n'ai plus de parents, hélas! soupira Anthony.

— Calina et moi non plus, fit Élisabeth.

Et elle adressa à sa cousine un coup d'œil interrogateur. Calina lui répondit d'un imperceptible signe de tête. Le moment était enfin venu d'annoncer qu'elles n'étaient pas sœurs mais cousines... et qu'elles s'étaient présentées sous un faux nom !

Au moment où elle ouvrait la bouche, le majordome fit son entrée.

— On vient d'apporter ce pli pour Mlle Dalton. Il paraît que c'est très urgent.

— Mlle Dalton? répéta le comte en fronçant les sourcils.

— C'est moi, dit Calina. Merci, dit-elle en s'emparant de l'enveloppe.

Elle attendit le départ du majordome pour déclarer :

— Je crois savoir de quoi il s'agit. Pouvez-vous ouvrir cette lettre et la lire à haute voix, s'il vous plaît, Anthony ?

Visiblement surpris, il s'exécuta.

Chère mademoiselle Dalton,

Suivant vos instructions, je me suis empressé de faire toutes les investigations nécessaires au sujet des sociétés dont vous m'avez donné les noms.

Elles se sont trouvées en butte à certaines difficultés passagères à la suite d'un manque de fonds. Mais si elles étaient épaulées financièrement, il est certain qu'elles se développeraient très vite et feraient d'énormes profits.

Si votre père était toujours là, je suis sûr qu'il aurait analysé la situation

exactement comme vous l'avez fait, et qu'il aurait agi de la même manière, en apportant des capitaux dans ces sociétés de manière à y devenir majoritaire.

Il faudrait maintenant que je sache si le comte de Merryfield souhaite que les sommes investies par son père lui soient remboursées dans les plus brefs délais. Je ne pense pas que ce soit son intérêt et lui conseillerais plutôt de laisser son argent là où il se trouve, car son placement va très probablement doubler ou même tripler dans les six mois à venir.

Anthony passa la main sur son front dans un geste égaré.

— Je ne comprends pas... Comment est-il possible que je puisse récupérer une fortune que je croyais perdue? C'est inespéré, miraculeux...

— Ne vous avais-je pas promis que tout s'arrangerait ?

— Je me demande si je ne rêve pas. Je n'ose croire que tous mes soucis puissent s'effacer comme... comme par un coup de baguette magique.

Calina échangea un coup d'œil avec sa cousine.

— Je crois maintenant qu'il faut tout dire...

Elle hésita en se demandant comment commencer.

— Il faut que vous sachiez, Anthony et John, que nous vous avons menti. Je ne m'appelle pas Calina Brook, mais Calina Dalton.

— Je ne m'appelle pas Élisabeth Brook, mais Élisabeth Brentwood, fit cette dernière en écho.

John haussa les sourcils, tandis qu'Anthony demandait :

— Pourquoi vous êtes-vous présentées sous une fausse identité ?

— C'est une longue histoire! soupira Calina. Tout a commencé à Paris, le jour de l'enterrement de mon père. J'ai par hasard entendu une aristocrate française pousser son fils à me demander en mariage... uniquement pour mon argent.

— Calina a alors compris que l'énorme fortune que lui avait léguée son père allait faire d'elle la proie des coureurs de dot de tous les pays du monde, expliqua Élisabeth. Comme cela l'effrayait, car elle ne se sentait pas de taille à leur faire face, elle m'a proposé de prendre sa place. Je suis donc devenue la richissime Calina Dalton.

— Quant à moi, j'ai prétendu être Élisabeth Brentwood, fit Calina. C'est alors que nos ennuis ont commencé.

— En effet ! soupira Élisabeth. Car dès que nous sommes rentrées en Angleterre, après avoir respecté une certaine période de deuil, je me suis trouvée assiégée par les coureurs de dot londoniens qui étaient persuadés de se trouver devant une millionnaire! Or, si je possède une fortune relativement importante, elle ne se chiffre pas en millions !

— L'un des soupirants de la fausse héritière, un certain Oliver de Stonewalk, s'est montré tellement odieux que, pour le fuir, nous sommes allées nous réfugier à la campagne, au manoir de Southwell, dit Calina.

Le comte se frappa le front.

— Le manoir de Southwell! Bien sûr...

— Je savais qu'un vol avait été commis au manoir, reprit Calina. Mais j'ai été bien désolée de constater qu'il s'agissait des deux tableaux de Francis Barlow que j'aimais tant... Aussi, quand nous avons appris que l'on vendait des toiles et des objets d'art à Merryfield, nous avons décidé d'aller voir si quelque chose pouvait nous intéresser.

Élisabeth frissonna.

— Malheureusement, Oliver de Stonewalk nous avait suivies jusqu'à Southwell. Un domestique a dû lui apprendre que nous étions en route pour Merryfield. Il a poussé ses chevaux, est arrivé avant nous... et a essayé de m'enlever.

John serra les poings.

— Si je le tenais !

— Calina m'a sauvée en lui donnant un coup de fouet en plein visage. Je suis tombée contre la roue de notre véhicule... Vous connaissez la suite !

— Quelle histoire ! s'exclama Anthony.

— Une histoire qui se termine comme un vrai conte de fées, dit John.

Son sourire disparut et ce fut avec inquiétude qu'il demanda à Élisabeth.

— Voulez-vous toujours m'épouser, même si j'ai bien peu à vous offrir ? Nous n'aurons qu'une petite maison sur le domaine de mon père...

Elle le regarda avec adoration.

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais prête à vivre d'amour et d'eau fraîche dans une chaumière ?

— J'ai une bien meilleure idée ! s'exclama Calina. Anthony et moi allons bien évidemment habiter ici, au château de Merryfield. Pourquoi n'iriez-vous pas vous installer tous les deux au manoir de Southwell ?

— Mais John souhaite voyager... objecta Élisabeth.

— Même si vous parcourez le monde, il vous faudra bien un point de chute ! Surtout si des enfants s'annoncent...

— Des enfants, murmura John. Nos enfants...

Il échangea un regard ému avec Élisabeth, tandis qu'Anthony pressait tendrement la main de Calina en chuchotant à son tour :

— Des enfants ! Nos enfants...

Soudain, il frappa dans ses mains.

— Mais nous n'en sommes pas encore là ! Il nous faut tout d'abord aller voir le pasteur afin de le prier de bien vouloir organiser *deux* mariages.

Sa voix devint soudain très grave.

— Et il y a encore plus important !

— Quoi donc ? demandèrent Calina, John et Élisabeth de la même voix.

— Le petit déjeuner ! rétorqua-t-il en riant. Dépêchez-vous d'y faire honneur avant que les œufs au bacon et les œufs brouillés ne soient complètement froids !

Fin